

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

La Bataille de Verdun

Le Président à Verdun

Le Président de la République, ayant quitté Paris mardi soir, s'est rendu mercredi matin près de Revigny, à la station d'autos-canonnières qui a abattu le zeppelin. Il a complimenté les officiers, les sous-officiers et les hommes pour leur présence d'esprit, leur sang-froid et leur adresse. Il a remis la médaille militaire à l'adjudant Grameling et la Croix de guerre à plusieurs canonnières servants. Il leur a, en outre, laissé des montres à titre de souvenir personnel.

De Revigny, le Président est parti pour Verdun et pour la région fortifiée qui entoure cette ville.

Il a été reçu au quartier général de l'armée de Verdun par le général Joffre et par le général Pétain.

Accompagné du général en chef, il est ensuite allé visiter les corps d'armée qui opèrent sur les deux rives au nord de Verdun. Il a prié les commandants de ces corps d'exprimer aux officiers et aux troupes combattantes les félicitations émuës et les chaleureux encouragements qu'il avait tenu à leur apporter au nom du pays.

Le Président est rentré jeudi matin à Paris pour présider le conseil des ministres pendant que le général en chef retournait au grand quartier général.

Félicitations aux troupes

Le Gouvernement a chargé le ministre de la guerre de prier le général en chef de féliciter les troupes pour le courage héroïque dont elles ont fait preuve en repoussant le premier choc de l'ennemi.

Manifestation italienne

La Chambre italienne a repris ses travaux mardi. La première séance a été marquée par une manifestation solennelle de solidarité franco-italienne et par un hommage éclatant rendu par nos alliés aux héroïques défenseurs de Verdun.

M. Bissolati a prononcé l'allocution suivante :

Pendant que le Parlement italien reprend ses travaux, les armées de la France combattent à Verdun, où elles livrent une bataille qui peut être le commencement de la phase décisive de la guerre. Cette guerre n'est pas seulement la guerre de la France contre l'Allemagne, c'est aussi la guerre de l'Italie, de l'Angleterre et de la Russie contre l'Allemagne et contre l'Autriche. (Vives approbations.)

C'est une guerre unique dans le but, dans le développement, dans les sentiments qui resserrent les peuples de la Quadruple-Alliance contre l'agression allemande.

Les armées françaises, à Verdun, ne se battent pas seulement pour la France, comme nous sur l'Isonzo, nous ne nous battons pas

seulement pour l'Italie; nous nous battons tous pour la liberté et pour la civilisation de l'Europe. (Applaudissements.)

En conséquence, je prie M. le président de la Chambre, et je crois que ma prière lui sera agréable, de se faire notre interprète en envoyant aux combattants français et à leur Gouvernement l'expression de notre admiration et nos souhaits fraternels. (Vifs applaudissements prolongés. Ministres et députés se lèvent et poussent à plusieurs reprises les cris de « Vive la France! Vive l'Italie! »)

Le président de la Chambre, M. Marcora, a accepté de grand cœur la mission que lui confiait unanimement l'assemblée. M. Bissolati, a-t-il ajouté, n'a fait que devancer l'expression de mes sentiments que j'avais déjà exprimés à M. Briand lors de sa visite à Rome, en lui adressant « mon souhait très fervent que notre nouvelle fraternité d'armes et de solidarité (Applaudissements) avec la nation sœur et les autres alliés, consacre par la victoire sur les ennemis communs le triomphe des principes de civilisation, de liberté, d'indépendance des nations et de justice humaine. (Très vifs applaudissements généraux.) »

A la Chambre des députés

Cette précieuse manifestation a eu son écho jeudi à la Chambre française.

M. Paul Deschanel a donné lecture de la dépêche suivante qu'il avait reçue de M. Marcora :

La Chambre des députés italienne, en reprenant aujourd'hui ses travaux, m'a donné, par un vote unanime, l'agréable mission, dont je me sens hautement honoré, de prier votre Excellence de bien vouloir exprimer à la vaillante et noble armée française, qui combat avec une confiance indomptable et avec une ténacité digne d'admiration, son salut chaleureux et ses vœux les plus ardents pour cette victoire définitive à laquelle tend notre commun idéal, et qui marquera le triomphe de la civilisation et de la liberté. (Vifs applaudissements. — Les députés, debout, acclament l'Italie.)

M. Deschanel a ajouté :

La généreuse manifestation de la Chambre italienne emplit nos âmes de fierté. Nous attachons le plus haut prix à l'hommage rendu aux armées de la République par les représentants de la noble Italie, dont les drapeaux sont venus se joindre aux nôtres pour la défense de la civilisation et de la liberté. Nous aussi, nous admirons l'héroïque effort des soldats de la nation sœur. (Vifs applaudissements.)

En votre nom, messieurs, je prierai S. Exc. M. Marcora de bien vouloir transmettre à l'Assemblée qu'il préside l'expression de notre vive reconnaissance. (Applaudissements.)

J'enverrai copie de la dépêche de M. le président de la Chambre italienne à M. le ministre de la guerre, qui voudra, je n'en doute pas, la faire porter à la connaissance des armées françaises. (Vifs applaudissements répétés.)

Le général Gallieni, ministre de la guerre, au nom du Gouvernement, s'est associé en ces termes à cette déclaration :

Au nom des armées de la République, je remercie M. le président de la Chambre des paroles qu'il vient de prononcer. Les félicitations

de la Chambre italienne iront au cœur de nos soldats. Ils savent que, comme il y a cinquante ans, la cause qu'avec leurs camarades italiens ils défendent aujourd'hui est celle du droit et de la liberté. (Vifs applaudissements. — Vive l'Italie! Vive l'armée! Vive Verdun!)

Les opérations

Dans la journée du 29 février, le bombardement a continué sur le front nord, mais avec moins d'intensité que les jours précédents. L'ennemi s'est retranché sur les pentes nord de la côte du Poivre, dont la première crête est restée occupée par nos éléments avancés. Notre artillerie a exécuté un tir violent sur Samogneux, où le rassemblement d'un tir ennemi avait été observé.

Sur le front de la Woëvre, nos tir d'artillerie ont empêché sur divers points des attaques en préparation de se prononcer.

Aucun événement important ne s'est produit dans la nuit du 29 février au 1^{er} mars : le bombardement a continué avec intermittence. Il en a été de même dans la journée du 1^{er} mars, où l'ennemi a dirigé son tir sur la rive gauche de la Meuse, entre Malancourt et Forges, sur la rive droite, dans les régions de Vaux et de Damloup ; partout notre artillerie a riposté avec une grande activité.

En Woëvre, à la fin de la journée, l'ennemi, après une intense préparation d'artillerie contre nos tranchées de Fresnes-en-Woëvre, a prononcé une vive attaque et réussi à pénétrer dans quelques éléments de notre première ligne. Nos troupes l'ont aussitôt rejeté par une contre-attaque.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 mars, l'ennemi a violemment bombardé le Mort-Homme et la côte de l'Oie, entre Malancourt et Forges, ainsi que les principaux passages de la Meuse.

Cette action d'artillerie s'est considérablement développée dans la journée du 2 mars et s'est étendue au front nord, principalement sur la côte du Poivre et la région de Douaumont, et sur le front de la Woëvre. Sur tous les points, notre artillerie a soutenu énergiquement la lutte ; elle a allongé son tir et canonné les voies de communication de l'ennemi.

Dans la région de Douaumont, à la suite du bombardement, l'ennemi a prononcé plusieurs attaques d'infanterie extrêmement violentes. Ces attaques ont été refoulées par nos troupes dont les feux ont décimé les rangs allemands.

Elles ont été renouvelées pendant toute la soirée avec une violence redoublée. Après plusieurs tentatives infructueuses qui ont été repoussées avec de cruelles pertes pour eux, les Allemands sont parvenus à pénétrer dans le village de Douaumont où le combat a continué avec acharnement.

Un peu plus à l'est, le village de Vaux a été attaqué à la même heure. Les assauts dirigés du nord et du nord-est ont été brisés par nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses. L'ennemi a dû se retirer

laissant dans nos réseaux de fils de fer de grandes quantités de cadavres.

En Woëvre, à la fin de la journée du 2 mars, et au cours de la nuit, le bombardement a continué avec intensité; mais l'ennemi a été arrêté par nos tirs de barrage et n'a pu déboucher de ses lignes.

Au nord-est de Saint-Mihiel, nos pièces à longue portée ont bombardé avec succès la gare de Vigneulles. Aux dires de nos observateurs, nos projectiles ont allumé deux incendies, atteint plusieurs trains, et déterminé l'explosion d'une locomotive.

Sur la rive gauche de la Meuse, l'artillerie ennemie a été active dans les régions de Malancourt et de Haucourt.

Faits de guerre

DU 29 FÉVRIER AU 3 MARS

En Belgique.

Notre artillerie, de concert avec l'artillerie britannique, a efficacement bombardé les organisations défensives de l'ennemi au sud-est de Boesinghe et à l'est de Steenstraete.

En Artois.

La guerre de mines a continué. Dans la nuit du 1^{er} au 2 mars, à l'est du chemin de Neuville à la Folle, nous avons fait sauter une mine sous un ancien entonnoir occupé par l'ennemi, et nous nous sommes emparés du nouvel entonnoir.

Entre Somme et Oise.

Nos batteries ont détruit un ouvrage ennemi dans la région de Beuvraignes.

Sur le front de l'Aisne.

Notre artillerie a efficacement bombardé les points importants de l'arrière-front ennemi entre Soissons et Reims.

En Champagne.

Dans la journée du 1^{er} mars, à l'est de Reims un détachement ennemi qui tentait d'aborder notre ligne, s'est enfui sous notre feu en laissant des morts sur le terrain.

Nos batteries ont bombardé les organisations de l'ennemi dans la région de la cote 193. A l'ouest de Maisons-de-Champagne, l'ennemi a fait sauter une mine dont nous avons occupé l'entonnoir.

Un avion canoné par nos batteries à proximité de Suippes, est tombé en flammes dans les lignes ennemies.

En Argonne.

Nos batteries ont exécuté des concentrations de feu sur les positions ennemies au nord de la Harazée et sur le bois de Choppy.

Région de Pont-à-Mousson.

A l'ouest de Pont-à-Mousson, dans la région de la Haye, nos batteries ont activement canonné les deuxième et troisième lignes ennemies entre Regniéville et Remenauville, où, au cours de la nuit du 29 février au 1^{er} mars, les troupes semblaient se livrer à un exercice d'alerte.

Nos canons de tranchée ont bouleversé les ouvrages allemands du bois Le Prêtre.

Notre artillerie lourde a bombardé avec succès les établissements de l'ennemi dans la région de Thiaucourt.

En Lorraine.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 mars, l'ennemi, après avoir bombardé pendant plusieurs heures la ferme Sainte-Marie, à l'est de Bezanges, a prononcé une attaque qui a complètement échoué, dans la nuit du 2 au 3, dans la région sud de la forêt de Parroy, une faible attaque a été dispersée à coups de fusil et de grenades.

Dans les Vosges.

La lutte d'artillerie a continué avec une grande activité sur le versant occidental, dans les régions de Senones et du Ban de Sapt, sur le versant oriental dans la vallée de la Pecht.

En Haute-Alsace.

Dans la matinée du 29 février, à l'est de Sepois, l'ennemi a réussi à pénétrer dans quelques éléments de tranchée. Dans la journée, nous avons contre-attaqué et a pris le terrain perdu. L'activité des deux artilleries n'a pas cessé d'être très grande dans ce secteur.

Nos batteries ont efficacement bombardé les voies de communication de l'ennemi dans la vallée de la Thur aux environs de Cernay.

Dans la vallée de la Lauch, au cours de la nuit du 1^{er} au 2 mars, quelques tentatives dirigées contre nos petits postes par de fortes patrouilles ennemies, ont été repoussées à la grenade.

FRONT RUSSE

Dans la région de Dvinsk, près du village de Jarbounovka, les Russes ont repoussé l'ennemi et réalisé des progrès.

Entre les lacs d'Izlon et de Modmouss, les Allemands ayant attaqué les retranchements russes en masses serrées ont été repoussés.

Les batteries de nos alliés ont développé une action efficace contre Novo-Alexandrovski et la gare de Tourmont.

Sur le front de la Strypa moyenne, une tentative ennemie a été facilement repoussée.

En Arménie, les Turcs continuent à battre en retraite sous la poussée de nos alliés. Quatre canons abandonnés par les Turcs ont été saisis. Dans la direction de Bitlis, les Russes ont occupé Kamakh et le couvent de Marekavank, qui se trouve à dix verstes au nord-est de Bitlis.

FRONT ITALIEN

Sur tout le front d'artillerie. L'action de l'artillerie italienne a été surtout intense dans le secteur de Gorizia.

Une attaque ennemie dans le Val Sugana a été repoussée.

Sur tout le front de l'isonzo, le mauvais temps a gêné les opérations.

EN PERSE

La poursuite de l'ennemi continue dans la direction de Kermanschah. Les Russes ont pris encore deux pièces d'artillerie.

SUR MER

Le développement de la guerre sous-marine annoncé par l'Allemagne pour le 1^{er} mars a eu jeudi des résultats d'une certaine importance comme nombre de navires coulés, mais non comme valeur de ces navires. En effet, on annonce la destruction du vapeur russe *Alexandre-Wentzel*, de 2,838 tonnes, appartenant au port de Pétrograd, dont 11 hommes sur 29 ont été sauvés. Il faut ajouter à ce navire quatre bateaux de pêche anglais et une goélette italienne.

LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la nuit du 1^{er} au 2 mars, une de nos escadrilles de bombardement a lancé quarante obus de tous calibres sur la gare de Chambley, qui paraît avoir subi d'importants dégâts. Malgré une vive canonnade, nos avions sont rentrés indemnes dans nos lignes.

Dans la journée du 2, nos avions ont également jeté quarante obus sur la gare de Bensdorf et neuf projectiles sur les établissements ennemis d'Avricourt.

Celle de nos escadrilles qui a lancé 44 obus sur la gare de Chambley, dans la nuit du 1^{er} au 2 mars, a, depuis le 16 décembre dernier, bombardé cinq fois la gare de Metz-Sablons, deux fois la gare de Chambley, une fois la gare d'Arnayville; ce qui porte à huit le nombre des bombardements qu'elle a faits dans ce laps de temps.

Un de nos équipages, sur avion bi-moteur, a abattu un avion ennemi, qui est tombé à la Bassée sur les tranchées allemandes et a pris feu en touchant le sol.

Sur le front britannique, le 28 février, un aéroplane allemand a été abattu dans les lignes anglaises, au sud de Merville. Un autre aéroplane allemand a capoté, a pris feu et est tombé en arrière des lignes allemandes dans le voisinage de la Bassée. Un ballon captif allemand a rompu son amarre et est parti à la dérive vers le nord, à une grande hauteur.

Le 29 février, 20 combats aériens ont eu lieu. Un albatros a été abattu et un autre avion incendié. L'un des avions anglais n'est pas rentré.

Le 1^{er} mars, un hydravion allemand a survolé une partie du littoral sud-est de l'Angleterre, jetant plusieurs bombes qui n'ont causé aucun dommage militaire, mais auraient tué un enfant de neuf mois.

Sur le front belge, deux ballons allemands, type Drachen, ont rompu leurs amarres, ils sont tombés l'un à la mer devant la Panne, l'autre près de Coudekerque. Les aéronautes sont prisonniers.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Les Etats-Unis et l'Allemagne.

Le président Wilson a notifié au Congrès américain sa résolution d'éclaircir la situation confuse créée par les intrigues de l'Allemagne.

Il refuse d'accepter les motions déposées, tant au Sénat qu'à la Chambre, par les germanophiles, invitant les Américains à ne pas voyager sur les navires marchands armés qui appartiennent aux belligérants. Cette invitation ferait le jeu des Allemands qui annoncent leur intention de couler, sans avertissement, les navires de commerce armés pour leur défense. Le président entend que les Américains aient le droit de voyager comme ils le jugent bon. Et il réclame un vote formel du Congrès.

Le président se refuse en outre à poursuivre les négociations avec l'Allemagne, jusqu'à ce que le congrès se soit prononcé. Le règlement de l'affaire de la *Lusitania* est également suspendu jusque-là.

Au Sénat a commencé jeudi la discussion des motions germanophiles, défendues par M. Gore, combattues par M. William.

Au cours de sa conférence avec les chefs du parti démocrate le président Wilson a déclaré que le résultat probable de l'intervention des Etats-Unis dans la guerre tendrait à abréger la conflit.

Le procès des colonels suisses.

Les deux colonels Egli et de Wattenwyl, de l'état-major de l'armée suisse, ont été acquittés par le conseil de guerre de Zurich.

Le ministère public, colonel Riechel, avait conclu à une condamnation. Il avait déclaré que la communication du Bulletin confidentiel de l'état-major aux attachés militaires d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie constituait une violation de la neutralité suisse et des devoirs de service. La communication à l'attaché militaire autrichien des dépêches chiffrées russes lui paraissait moins nettement établie.

En conséquence, il requérait un an d'emprisonnement, la destitution et 1,000 fr. d'amende si le tribunal retenait les deux chefs d'accusation; si le tribunal ne retenait que la communication du Bulletin, il requérait trois mois de prison pour Egli et un mois pour Wattenwyl.

Le tribunal a prononcé l'acquiescement et le renvoi des deux accusés devant leurs supérieurs pour un jugement disciplinaire.

Le jugement, très long, reconnaît fondé le fait de la communication du Bulletin aux attachés militaires de la triple; cet acte est contraire à la neutralité dans le sens d'une violation des devoirs de service; mais les accusés ont agi de bonne foi pour raisons de service (pour obtenir, en échange, d'autres renseignements) et pour aucun autre motif. Il faut rapprocher aux accusés d'avoir placé leurs intérêts de service au-dessus de ceux de la neutralité, mais leur faute de service n'a pas un caractère pénal; il y a eu seulement incorrection et négligence.

En ce qui concerne les dépêches russes, la preuve n'est pas faite qu'elles aient été communiquées à des tiers et il ne peut être question de trahison puisqu'il n'était pas question de communication au sujet de l'armée suisse.

Le général commandant l'armée suisse a prononcé contre Egli et Wattenwyl la peine de vingt jours d'arrêts de rigueur et la mise en disponibilité. Ils sont en outre suspendus de leurs fonctions de chefs de service à l'état-major général.

Le colonel Egli, mis en non activité par le général Wille, a donné sa démission de chef de section à l'état-major général.

Le jugement du conseil de guerre a donné lieu dans plusieurs villes : Genève, Lausanne, Fribourg, Neuchâtel, etc., à des manifestations et des protestations contre l'acquiescement des deux colonels.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Carmen Sylva. — Une dépêche de Bucarest annonce la mort de la reine douairière Elisabeth, connue dans le monde littéraire et artistique sous le nom de Carmen Sylva.

C'est une figure intéressante qui vient de disparaître. La reine Elisabeth de Roumanie, née en 1843, était la fille du prince Guillaume de Wied. En 1869, elle épousa Charles de Hohenzollern-Sigmaringen, déjà prince de Roumanie. L'unique enfant née de ce mariage, la princesse Maria, mourut à l'âge de trois ans. La princesse Elisabeth, cruellement frappée dans sa tendresse maternelle, se consacra désormais à des œuvres de charité. A la suite de la guerre contre la Turquie, ses sujets lui ont donné le titre de « Mère des Blessés ».

Le 22 mai 1881, elle reçut avec son époux la couronne royale, au milieu des acclamations de tout le peuple.

Poète délicat, elle a écrit des pages d'un charme pénétrant et très goûtées dans le monde des lettres.

Le dollar noir. — M. Jusserand, notre ambassadeur à Washington, continue de recevoir, avec les témoignages les plus sincères de la sympathie des Américains pour notre pays, des souscriptions destinées à nos blessés et aux familles françaises que la guerre a plus particulièrement frappées.

Les offrandes se chiffrent par centaines de mille francs, et sur les listes figurent des noms de milliardaires. Mais à côté de ces noms, on trouve aussi des noms inconnus de très humbles ouvriers, notamment de mineurs, qui ont voulu du fond de leurs houillères, envoyer à notre ambassadeur pour les Français leur « dollar noir ».

Et c'est là un trait émouvant qui montre que, malgré toute la propagande allemande, les plus simples des Américains comme leurs compatriotes des hautes classes, demeurent fidèles à leurs sentiments d'affection pour notre pays.

A vendre. — On nous a appris ces jours-ci que les Turcs vendaient leurs enfants. Ils ne sont pas les seuls. Les Allemands font comme eux. Ne pouvant plus nourrir leur tendre progéniture, ils la « bazardent ». Les annonces suivantes en font foi :

« Petite fille, deux mois, à céder en toute propriété à des gens riches, contre bonification. » (*Morgenpost*, de Berlin.)

« Jolie, saine petite fille de trois ans et demi serait cédée par jeune fille pauvre et recommandable à des gens riches. Bonification demandée. » (*Local Anzeiger*, Berlin.)

« Joli petit garçon bien sain à céder pour faible somme. » (*Gazette de Francfort*.)

« Pour une somme une fois payée, une mère cède son enfant de quatorze jours. » (*Strassburger Post*.)

« Joli enfant, bien sain, serait adopté, contre indemnité, par famille sans enfant. »

« Qui adopterait charmante petite fille de onze mois ? » (*Breslauer Generalanzeiger*.)

On trouve aussi ceci :

« Jeunes cochons à vendre à Königs-hofen » (*Strassburger Neueste Nachrichten*.)

Voulez-vous parier que leurs gorettes se vendent beaucoup plus cher que leurs petits salés ?

Mounet-Sully. — Le doyen de la Comédie-Française, l'illustre tragédien Mounet-Sully, vient de mourir à l'âge de 75 ans. Né en 1841, à Bergerac, Jean-Sully Mounet, qui prit au théâtre le nom de Mounet-Sully, fut élève de Bressant, au Conservatoire. Il n'obtint qu'un accessit de comédie et débuta modestement aux Matinées Ballande. En 1868, il entra à l'Odéon; il n'y trouva pas la carrière qu'il avait espérée sa jeune ambition, et il pensait à quitter Paris, lorsqu'une circonstance imprévue le fit entrer à la Comédie-Française. Il débuta le 1^{er} mai 1872, dans le rôle d'Orphée. Sa fougue, sa foi, sa diction si personnelle et sa beauté firent une impression profonde. Le Théâtre-Français avait trouvé le tragédien qui lui manquait.

Le 9 août 1881, il atteignit le sommet de sa carrière en prenant possession du rôle d'Œdipe, dans *Œdipe roi*. La tragédie de Sophocle n'avait pas été jouée depuis 1861, où le rôle écrasé était tenu par Geoffroy qui l'avait inter-

prété vingt-six fois. Mounet-Sully le joua plus de deux cent cinquante soirées et, pour la dernière fois, devant la chapelle de la Sorbonne, à la matinée nationale organisée au début de l'été 1915.

Chevalier, puis officier de la Légion d'honneur, le grand artiste était devenu, au départ de Göttingen, de la Comédie-Française.

La Roumanie transcarpathique. — Quand on parle des revendications éventuelles de la Roumanie contre l'empire des Habsbourg, on les résume en général à la Transylvanie. Or ce nom a une signification plutôt politique et ethnique, que purement géographique. La Transylvanie est assurément la contrée la plus importante au point de vue de l'étendue et du nombre des Roumains qui s'y trouvent. Mais, en réalité, selon les Roumains eux-mêmes, leurs revendications portent sur les territoires suivants :

Transylvanie, 2,850,000 habitants, dont 750,000 Roumains; le Banat, 1,730,000 habitants, dont 700,000 Roumains; Crisovna, 2,920,000 habitants; Maramouesh, 300,000 habitants, dont 120,000 Roumains; Bukovine, 900,000 habitants, dont 300,000 Roumains.

Par conséquent, sur 8,760,000 habitants de la Roumanie transcarpathique, près de 4,000,000 sont Roumains, 2,200,000 Hongrois, 1 million Serbo-Croates, 750,000 Allemands.

Paris-Londres. — L'un des bureaux de poste les plus nouveaux et les mieux agencés, à Paris, occupe le rez-de-chaussée en rotonde du somptueux immeuble qui fait l'angle du boulevard Haussmann et de la rue Gluck, tout contre l'Opéra. C'est, on le voit, le cœur de Paris... C'est, en même temps, le prolongement continental de la poste britannique. Un officier payeur anglais y a été, en effet, installé avec tout un matériel : timbres-poste de toutes les valeurs à l'effigie de S. M. George V, cachet oblitérant, postal parcels (colis postaux), etc.

Quelques élégants et corrects *postmen*, vêtus du « kaki » réglementaire, y tiennent leurs guichets et semblent faire très bon ménage avec leurs confrères français et nos alertes « dames employées ». Au début, l'office anglais avait été installé au bureau 75, rue de Lapérouse; on a pensé qu'il gagnerait à être transféré dans le centre de Paris.

Le dragon de Rhodes. — On sait que les Allemands appellent leurs ballons cerf-volants des *drachen*, c'est-à-dire des dragons. Ils ont toujours eu fort à faire avec les dragons.

Il y a bien longtemps, la tête du dragon qui dévastait Rhodes avait été mise à prix, et un chevalier de l'ordre teutonique rivalisait avec le chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, le sire de Gozon, pour terrasser le monstre. Le sire de Gozon, après un combat héroïque, ayant abattu le dragon, lui coupa la langue et emporta ce trophée. Après lui, passa le Germain qui, voyant la bête inerte, comprit incontinent qu'il pourrait tirer parti de cette aventure et s'attribuer la tête et la rapporta triomphant.

Mais quand, en présence de l'aéropage, il annonça sa victoire, le chevalier de Gozon sortit, lui, la vraie pièce à conviction, et le Teuton fut confondu.

Transmission d'énergie. — On vient de faire une première tentative importante de transmission d'énergie par câble sous-marin.

Il est bien vrai que la télégraphie est une transmission d'énergie, mais les puissances qu'elle utilise sont si faibles que le problème résolu pour elle n'est pas du tout le même que celui qui consiste à transmettre des milliers de kilowatts. Dans le fait, il s'agissait de faire passer en Danemark une partie de la puissance engendrée par la chute des eaux du lac Lagan, situé en Suède. L'opération, qui a porté sur 5,000 kilowatts environ, a parfaitement réussi. Le courant alternatif triphasé est amené sous 50,000 volts à la cote suédoise, où des transformateurs réduisent la tension de moitié.

C'est donc sous 25,000 volts qu'il traverse la mer, en l'espèce, le Sund, à une profondeur maxima de 40 mètres, par le moyen d'un câble en cuivre isolé au papier, enveloppé de plomb, armé d'acier galvanisé et mesurant 4 kilomètres environ de longueur.

La Folle

Vous connaissez ma propriété dans le faubourg de Cormeil. Je l'habitais au moment de l'arrivée des Prussiens.

J'avais alors pour voisine une espèce de folle, dont l'esprit s'était égaré sous les coups du malheur. Jadis, à l'âge de vingt-cinq ans, elle avait perdu, en un seul mois, son père, son mari et son enfant nouveau-né.

La pauvre jeune femme, foudroyée par le chagrin, prit le lit, délira pendant six semaines. Puis, une sorte de lassitude calme succédant à cette crise violente, elle resta sans mouvement, mangeant à peine, remuant seulement les yeux. Chaque fois qu'on voulait la faire lever, elle criait comme si on l'eût tuée. On la laissa donc toujours couchée, ne la tirant de ses draps que pour les soins de sa toilette et pour retourner ses matelas.

Pendant quinze années, elle demeura ainsi fermée et inerte.

La guerre vint; et, dans les premiers jours de décembre, les Prussiens pénétrèrent à Cormeil.

Je me rappelle cela comme d'hier. Il gela à fendre les pierres; et j'étais étendu moi-même dans un fauteuil, immobilisé par la goutte, quand j'entendis le battement lourd et rythmé de leurs pas. De ma fenêtre, je les vis passer.

Ils défilaient interminablement, tous pareils, avec ce mouvement de pantins qui leur est particulier. Puis les chefs distribuèrent leurs hommes aux habitants. J'en eus dix-sept.

La voisine, la folle, en avait douze, dont un commandant, vrai soudard, violent, bourru.

Pendant les premiers jours tout se passa normalement. On avait dit à l'officier d'ad-côté que la dame était malade; et il ne s'en inquiéta guère. Mais bientôt cette femme, qu'on ne voyait jamais, l'irrita.

Il exigea qu'elle le reçût: on le fit entrer dans sa chambre. Il demanda d'un ton brusque.

— Je vous prierai, madame, de vous lever et de tescenra pour qu'on fous fois.

Elle tourna vers lui ses yeux vagues, ses yeux vides, et ne répondit pas.

Il reprit :

— Che ne toléreraï bas d'insolence. Si fous ne fous levez bas de bonne volonté, che trouverai pïen un moyen de fous faire bro-mener toute seule.

Elle ne fit pas un geste, toujours immobile comme si elle ne l'eût pas vu.

Il rageait, prenant ce silence calme pour une marque de mépris suprême. Et il ajouta :

— Si vous n'êtes pas tescenra temain...

Puis, il sortit.

Le lendemain la vieille bonne, éperdue, la voulut habiller; mais la folle se mit à hurler en se débattant. L'officier monta bien vite; et la servante, se jetant à ses genoux, lui cria :

— Elle ne veut pas, monsieur, elle ne veut pas. Pardonnez-lui; elle est si malheureuse.

Le soldat restait embarrassé, n'osant, malgré sa colère, la faire tirer du lit par ses hommes. Mais soudain il se mit à rire et donna des ordres en allemand.

Et bientôt on vit sortir un détachement qui soutenait un matelas comme on porte un blessé. Dans ce lit qu'on n'avait point défait, la folle, toujours silencieuse, restait tranquille, indifférente aux événements tant qu'on la laissait couchée. Un homme par derrière portait un paquet de vêtements féminins.

Et l'officier prononça, en se frottant les mains :

— Nous ferrons bien si vous ne poufez

bas vous hapiller toute seule et faire une
une bête broménate.

Puis on vit s'éloigner le cortège dans la
direction de la forêt d'Imauville.

Deux heures plus tard les soldats revinrent
tout seuls.

On ne revit plus la folle. Qu'en avaient-ils
fait? Où l'avaient-ils portée? On ne le sut
jamais.

Or, à l'automne suivant, les bécasses pas-
sèrent en masse; et, comme ma goutte me
laissait un peu de répit, je me traînai jusqu'à
la forêt. J'avais déjà tué quatre ou cinq oi-
seaux à long bec, quand j'en abattis un qui
disparut dans un fossé plein de branches. Je
fus obligé d'y descendre pour y ramasser ma
bête. Je la trouvai tombée auprès d'une tête
de mort.

Et soudain je compris, je devinai tout. Ils
l'avaient abandonnée sur ce matelas, dans la
forêt froide et déserte; et, fidèle à son idée
fixe, elle s'était laissée mourir sous l'épais et
léger duvet des neiges et sans remuer le bras
ou la jambe.

Puis les loups l'avaient dévorée.

GUY DE MAUPASSANT.

PAROLES FRANÇAISES

La victoire appartient au plus opiniâtre.

NAPOLÉON.

L'histoire montre que les empires sont
comme des bulles de savon, qui n'ont jamais
tant d'éclat, et ne sont jamais plus près de
crever, de se dissiper, que quand elles sont
plus enflées.

TURGOT.

Le Rat policier

Dans les tranchées du front, le rat est pour
le poilu un autre ennemi dont il doit se dé-
fendre sans trêve ni merci, le jour comme la
nuit.

Il existe pour éloigner ou détruire ces ron-
geurs immondes et voraces une foule de
recettes plus ou moins efficaces; il n'en est
pas de radicale.

Voici un système de défense qui mérite
d'être divulgué, ne fût-ce qu'à titre de curiosi-
té: il a l'avantage d'être simple, amusant et
peu coûteux.

Un chiffonnier parisien avait construit sur
la zone militaire, du côté de Saint-Ouen, une
cagnat en planches dans un terrain qui lui
servait à la fois de chantier et de dépôt pour
les produits de ses recherches nocturnes.

Il fut bientôt assailli par les rats, en si
grand nombre, que tout repos lui fut interdit
et que ses marchandises disparurent comme
par enchantement.

Notre brave biffin eut une idée: il prit au
piège un gros rat vivant; avec des pinces il lui
arracha délicatement ses dangereuses inci-
sives. Cela fait, au moyen d'un fil de laiton
il attacha solidement au cou du rongeur un
léger grelot de cuivre et le remit en liberté
dans le chantier.

Il arriva ceci: que le rat privé de ses dents
de rongeur et devenu inoffensif, continua à
vivre en se nourrissant de croûtes de pain et
de débris amollis par l'humidité. Nuit et
jour il allait trotinant dans l'enclos, faisant
inconsciemment la police, car le faible tinte-
ment de son grelot suffisait à épouvanter ses
semblables et à les mettre en fuite.

Le biffin m'a assuré que par son procédé
il s'était totalement débarrassé des rats, qu'il
avait recouvré le sommeil et sauvé son com-
merce.

Capitaine V. LE BAUBE.
sur le front.

Chansons militaires.

La « Quenaupé »

Air : Couplet des Bœufs de Dupont.

Sous les surnoms de *Glorieuse*,
Rosalie et *Pinard* divin
On a chanté la mitrailleuse,
La baïonnette et le bon vin:
Aujourd'hui, dans mon trou de taupe
Du front de Mesnil-Hurlus,
Je vais chanter notre « Quenaupé »,
La bonne bouffarde aux poilus.

C'est une amie humble et fidèle,
Dont le baiser brulant toujours
Nous fait songer à l'autre belle
Au loin fidèle à nos amours:
Dans un poétique nuage,
Comme en sa jupe aux larges plis,
Nous croyons voir sa chère image
Aller, venir dans nos gourbis.

Et nous croyons y voir encore
Tous les toits de notre pays
Qui, dès que vient la douce aurore,
Fument, bleutés sous le ciel gris;
Alors, Berry, Flandre et Provence,
Bretagne, et Lorraine, et Poitou,
C'est toute Toi, ma belle France,
Qui nous apparais tout à coup!

Avant de partir à la charge
Nous la débouurons proprement;
Puis, tendrement, on la recharge
De perlot trié savamment;
Et nous l'emportons dans nos poches
Pour la fumer, sur nos lauriers,
Dans le nez dépité des Boches
Que nous avons fait prisonniers.

Blessés, nous savons en silence
Vaincre, en fumant, notre douleur
Et notre pipe à l'ambulance
Est notre deuxième docteur;
Vainqueurs, c'est la Gloire en fumée
Que nous lançons, troublés un peu,
Vers notre France bien-aimée,
Comme l'encens vers le bon Dieu.

Courage, amis! Notre épopée
Touche à sa fin: dans quelques mois
Nous fumerons notre pipe
Sur notre seuil, comme autrefois.
Le Boche encor chez nous s'agrippe,
Préparons l'ultime combat...
... Et ne cassons pas notre pipe
Avant le grand coup de tabac!

THÉODORE BOTREL.

LES JEUX DE LA TRANCHÉE

Double charade.

Mon premier n'est pas un entier.
Mon deux se trouve dans un piano.
.....
Mon premier est une ville.
Mon deux est un fleuve.

Mon tout est le nom de deux célèbres voleurs.

Suppression de consonnes.

a . i . e . . a . i . e . . a . e . . a . e . . i . e .

SOLUTIONS DU N° 180

Charade.	Double croix.
Marc — Mi — Ton.	J E
— Marmiton.	O I
Métagramme.	J O F F R E
Lille.	E I F F E L
Ville.	R E
	E L

BLOC-NOTES

— Le Président de la République a reçu
mercredi en audience solennelle M. Keishiro
Matsui qui lui a présenté les lettres d'accrédi-
tant en qualité d'ambassadeur du Japon et lui
a remis au nom de son souverain l'insigne de
l'ordre impérial du Chrysanthème.

— M. Clémentel, ministre du commerce, a
présidé mercredi, à Lyon, l'inauguration de la
première foire française d'échantillons.

— Le Gouvernement français vient de confé-
rer à l'amiral Corsi, ministre de la marine ita-
lienne, la dignité de grand-croix de la Légion
d'honneur.

— L'état de Gabriele d'Annunzio semble plu-
tôt grave. Son œil droit serait perdu sans re-
mède. Le poète est soigné par sa fille Renée. Il
a reçu des centaines de dépêches de France.

— Mercredi a eu lieu au ministère des
affaires étrangères une réunion préparatoire
pour l'organisation d'une Journée au profit de
l'armée de l'Afrique française et de l'armée co-
loniale.

— M. Blumenthal, ancien maire de Colmar, a
été reçu à Rennes par la municipalité, qui lui
a offert un déjeuner. Le soir, au Grand-Thé-
âtre, il a fait une conférence très applaudie.

— Un des fils de M. Denys Cochin, ministre
d'Etat, vient d'être blessé pour la sixième fois.
On sait qu'un autre fils de M. Cochin, le lieute-
nant Cochin, est tombé au champ d'honneur.

— La Seine a cessé jeudi son mouvement
ascendant; on a même constaté sur différents
points une baisse de 7 à 8 centimètres.

— Mgr Lobet, évêque de Gap, vient d'être
mobilisé à la 15^e section d'infirmeries militaires
à Marseille, comme soldat auxiliaire de la ré-
serve de l'armée territoriale.

— Le premier saumon de cette année a été
pêché en Seine, à Villequier, et mis en vente à
la criée de la halle au poisson de Rouen. Ce
saumon, du poids de 10 kilogr. 630, a été adjugé
pour le prix de 151 fr.

— Les sangliers pullulent en Auvergne, où
ils ont causé de grands ravages.

— Les grands magasins Tietz, à Berlin,
viennent d'organiser une exposition de petits
jardins potagers, tels qu'on peut les installer
sur les balcons, les toitures et dans les cours
des maisons.

— La société de secours mutuels et de re-
traites des cuisiniers de Paris vient de décider
la fondation d'un orphelinat en faveur des en-
fants des sociétaires morts au champ d'honneur.

— Dans les stocks d'avoine provenant d'Amé-
rique, on découvre des pointes d'acier. Il s'agit
d'attentats allemands pour tuer nos chevaux
par perforation des intestins.

— On a célébré dimanche, à Chatou, l'anni-
versaire d'Edmond Flaman, fondateur de l'or-
phelinat des chemins de fer et vice président
de l'union nationale des cheminots.

— A l'usine d'air liquide de Boulogne-sur-
Seine, une bouteille d'oxygène a fait explosion,
tuant le chef de la fabrication, blessant très
grièvement plusieurs personnes.

— Un décret vient de créer des timbres-poste
surchargés, en faveur de l'œuvre de protection
des orphelins des postes et télégraphes.

— Au début de la guerre, plus de 500 Hollan-
dais habitant Paris ont pris du service dans les
rangs français et s'y sont glorieusement bat-
tus. Plus de 200 d'entre eux sont morts, dispa-
rus ou prisonniers.

— La société royale de géographie de Rome
a nommé membres honoraires, par acclama-
tion, l'explorateur anglais Douglas Freshfield,
l'orientaliste français Henri Cordier, l'océano-
graphe russe général Schokalski.

— Les autorités allemandes expulsent de
Serbie les missions américaines de la Croix-
Rouge.

— Le 29^e dragons possède un cavalier de
soixante et onze ans, Mohammed ben Moham-
med, né en Algérie. Il a contracté, à Limoges,
un engagement pour la durée de la guerre.

— Il y a quelques jours, on découvrait aux
arènes de Lutèce, rue Monge, une galerie pro-
fonde, haute d'un mètre, parallèle à la Seine et
couverte de larges dalles. On est en train de
l'explorer.

LES USINES DE GUERRE

LE PÉTROLE combustible de guerre

PRODUCTION ET APPLICATIONS

Depuis la découverte du pétrole et ses
premières applications en 1857 — en Rou-
manie et aux Etats-Unis, pays où furent
exploités les premiers gisements de naphte
ou pétrole naturel — l'industrie de ce pré-
cieux combustible a pris une extension
considérable.

D'autres gisements furent successivement
mis en valeur au Caucase, à Bakou; en
Galicie, à Boryslaw; en Allemagne, au Mexi-
que, dans les Indes néerlandaises (Java et
Sumatra).

La production, à l'origine de 275 tonnes
en 1857, s'élevait rapidement à 700.000
tonnes en 1870, 9.817.000 tonnes en 1913,
pour atteindre 50.800.000 tonnes en 1913,
dont plus de 60 p. 100 sont produits par les
Etats-Unis, 20 p. 100 par la Russie; le reste
se trouve réparti entre les autres pays.

Le pétrole ou naphte — produit, dit-on,
au cours des siècles, par la décomposition
de masses énormes de poissons ou autres
animaux marins — se rencontre dans diffé-
rents terrains plus ou moins sableux, sous
forme de nappes ou de poches. On l'extrait
au moyen de puits de sonde ou « forages ».

Ce naphte présente une composition chi-
mique très variable suivant ses origines.
Après distillation et raffinage, on obtient
une série de produits de propriétés assez
bien définies, que l'on peut classer de la
manière suivante :

Des gaz combustibles utilisés pour l'éclairage
et le chauffage des villes et des usines.
Des éthers de pétrole, très légers, employés
au dégraissage.

Des essences légères ou gazoline, servant
aux moteurs à explosions de l'automobile
ou de l'aviation.

Des huiles lampantes, ou pétrole propre-
ment dit, pour l'éclairage.

Des huiles lubrifiantes pour le graissage
et des huiles lourdes constituant le mazout
utilisées dans les moteurs marins, dont
nous avons parlé dans notre précédent ar-
ticle. (Bulletin des armées n° 179, page 7.)

Des goudrons servant comme combus-
tible (fabrication des briquettes) et pou-
vant fournir aussi par un nouveau traite-
ment des produits plus légers tels que la
gazoline (1), benzol. (Bulletin des armées,
n° 161, page 8.)

Enfin des pétroles on peut encore extraire
des produits solides : vaselines et paraffines.

La France, dépourvue de gisements pé-
trolifères, importait avant la guerre actuelle
165.000 tonnes de pétrole (brut ou raffiné),
venant surtout de Roumanie, de Russie,
de Galicie et d'Amérique.

Depuis le début des hostilités, elle a dû
s'approvisionner exclusivement aux Etats-
Unis.

La question de l'essence pour l'automobile
a préoccupé vivement l'opinion publi-
que ces derniers temps. On pourrait
croire qu'en France on manque de ce pré-
cieux carburant pour nos moteurs. Il n'en

(1) Il ne faut pas confondre les goudrons
extraits de la distillation de la houille qui
donnent surtout des produits analogues à la
benzine et dénommés benzols, et ceux pro-
venant de la distillation des pétroles qui sont
formés principalement de produits semblables
à l'essence de gazoline.

est rien. Les ports du Havre, de la Palice et
de Bordeaux renferment déjà des stocks con-
sidérables d'essence venue d'Amérique.
Seules les difficultés passagères de trans-
port n'en permettent pas la répartition im-
médiate dans les centres de consumma-
tion.

Nous reviendrons du reste sur cette ques-
tion des transports qui présente un intérêt
capital pour le fonctionnement de nos in-
dustries de guerre comme pour le ravitail-
lement de la population civile, le transport
des troupes et des munitions, etc.

Pour nous en tenir à la question de l'es-
sence qui nous occupe ici, le Gouverne-
ment a pris l'initiative de mettre à la dispo-
sition des raffineries de pétrole plusieurs
bâteaux-citernes qui effectueront de fré-
quents voyages entre l'Amérique et nos
ports de l'Atlantique.

Pour augmenter encore nos ressources
en combustibles liquides indispensables
pour les moteurs, des essais ont été tentés
en vue d'utiliser de nouveaux carburants
dans les moteurs à explosions. C'est ainsi
qu'on a pu employer certains sous-produits
de la fabrication des explosifs, d'origine
pétrolière, qui étaient restés jusqu'ici sans
application. Ce procédé, encore secret, a
permis de réaliser des économies considé-
rables dans l'alimentation en combustible
des automobiles de l'armée, en particulier
pour la traction des poids lourds.

De son côté, l'Allemagne consommait
avant la guerre une grande quantité de pé-
trole (1 million 200.000 tonnes) et n'en pro-
duisait que le dixième, extrait de ses mo-
destes gisements du Hanovre et d'Alsace.

La plus grande partie était donc impor-
tée : pour les pétroles : d'Amérique (800.000
tonnes) et de Galicie autrichienne (150.000
tonnes); pour les essences (gazoline, etc.) :
de Roumanie (30.000 tonnes), des Etats-Unis
(50.000 tonnes) et des Indes néerlandaises
(Océanie) (50.000 tonnes).

L'Allemagne avait su habilement engager
des capitaux considérables dans les exploi-
tations pétrolières étrangères, afin de se
réservier de gros approvisionnements dans
ces différents pays.

Le pétrole ayant été, en 1914, déclaré
contrebande de guerre, la maîtrise des
mers par les flottes alliées empêchant toute
importation, l'Allemagne a dû s'alimenter
surtout sur le bassin autrichien des gise-
ments de Galicie. Ces derniers gisements
furent, pendant un certain temps, entre les
mains des Russes, lors de leur invasion de
1915 et ceux-ci, en se retirant de la Galicie,
mirent hors de service une grande partie
des puits de sondage.

Toutefois, les Allemands, toujours pré-
voyants et méthodiques, en prévision de
cette disette possible de pétrole, avaient
soigneusement étudié le remplacement de
l'essence par l'alcool ou le benzol (extrait
du goudron de houille) dans les moteurs à
explosions des véhicules automobiles. Ils
ont eu également recours, pour compléter
leurs approvisionnements, à la distillation
méthodique et à haute température des
huiles lourdes de pétrole, de façon à en
extraire des produits plus légers utilisables
dans les moteurs. Cette distillation, dési-
gnée sous le nom assez imagé de « crac-
king », donne en gazoline (essence pour
automobiles) de 25 à 50 p. 100 du poids de
l'huile lourde soumise à cette opération.

L'utilisation bien connue de l'essence ou
gazoline, en particulier dans les moteurs à
explosion des automobiles et des avions, et
du pétrole (dit pétrole lampant) dans les mo-
teurs de sous-marins du genre Diesel, ne

constitue pas les seules applications des
pétroles dans la guerre moderne. On sait
que l'état-major allemand a souvent préparé
ses offensives au moyen de projection de
liquides inflammables et d'obus ou grenades
incendiaires. C'est là d'ailleurs un procédé
que l'opinion appréciera.

Une des applications essentielles du
pétrole à la guerre étant, comme nous
l'avons dit, son emploi pour la propulsion
des sous-marins, le ravitaillement de ceux-
ci en combustible liquide a été particuliè-
rement l'objet des recherches de la marine
allemande. Pour alimenter ses sous-marins,
loin de leurs bases de ravitaillement, et
poursuivre sa guerre sous-marine, elle a
construit des réservoirs cylindriques en
tôle de 50 mètres de long et de 10 mètres de
diamètre, compartimentés et cloisonnés
pour offrir plus de résistance. Aux deux
extrémités hémisphériques de cette véri-
table « bouée », des chambres étanches ren-
ferment les pompes et les compresseurs
d'air commandés électriquement, servant
au remplissage et à la vidange de ces résé-
voirs de combustible liquide.

Ceux-ci, renorqués et immergés secrète-
ment en pleine mer ou le long des côtes,
en des points connus des seuls marins al-
lemands, leur servaient de bases de ravi-
taillement.

L'armistice anglais, fort perspicace, a su
découvrir le stratagème, et on se doute du
sort réservé aux « entrepôts sous-marins »
de ce précieux combustible indispensable
à la navigation sous-marine.

Chez nos Alliés

EN RUSSIE

Une visite aux usines de Moscou.
L'œuvre de la mission française.

Un de nos compatriotes qui vient de visiter
les usines de guerre de Moscou nous fournit
des renseignements intéressants sur le rôle de
la mission française « qui, grâce à sa com-
pétence technique et pratique », a réussi à faire
fabriquer dans une usine plus d'obus en un
jour qu'il ne s'en faisait pendant une semaine,
au début de la guerre, dans toute la Russie.

Lorsqu'en février 1915 la mission est arrivée
à Petrograd, la Russie ne possédait, à propre-
ment parler, aucune fabrique d'explosifs. Les
seules fabriques d'Etat suffisaient tout juste à
la production normale en temps de paix. Dans
ces usines même, avant la guerre, la matière
première était fournie par l'Allemagne, qui
s'est depuis subitement abstenue, et pour cause.
Tout ce qui concernait la préparation et la fa-
brication intensive des matières premières était
donc à créer. Il en était de même, ou à peu
près, de ce qui concernait la partie métallique,
outillage et machines. La mission apportait ses
plans et sa méthode. La Russie offrait ses immen-
ses ressources. L'alliance n'a pas tardé à pro-
duire les meilleurs résultats.

Les matières premières des explosifs ont,
ainsi qu'aujourd'hui chacun le sait, leurs ori-
gines dans la houille et dans ses dérivés.
La mission s'est donc occupée d'abord de dé-
velopper les industries de distillation des
houilles. Elle y a réussi en telle sorte que
notre alliée, même après la guerre, trouvera
là un nouveau débouché avec une nouvelle
source de richesse.

Puis la mission s'est employée à créer, en
utilisant les derniers perfectionnements, des
ateliers, des usines pour la fabrication des corps
d'obus, la production des explosifs et le char-
gement de ces produits. A l'heure actuelle, une
vingtaine de ces usines environ fonctionnent
dans toutes les parties de la Russie.

Une de celles qu'a visitées notre compatriote,
près de Moscou, était, avant la guerre, et pour
ses trois corps de bâtiments principaux, l'une
de ces petites usines allemandes, comme il en
florissait, prospérait, croissait, multipliait...
ici comme partout. Celle-ci — l'usine Vioron —

fabriquait des matières colorantes. Elle les fabriquait, comme toute usine allemande, avec méthode et science. Elle transformait méthodiquement des produits primaires fabriqués en série et expédiés séparément d'Allemagne, pour échapper aux droits de douane : et elle mêlait sa science dans la combinaison de ces produits dans ce qu'elle-même nous avait accoutumés à attendre moins d'elle, la nuance. Elle possédait dans la plus belle pièce, et, sans doute, elle vénérait une admirable bibliothèque, toute de science allemande, et qui comptait, parmi ses ouvrages de fond, la grande encyclopédie de chimie, la mieux informée, la plus complète, la plus érudite qui se puisse trouver. Cette usine allemande fut-elle donc trop longtemps oubliée par l'Allemagne sur les bords de la Moskova ? Prépara-t-elle un déménagement, des caisses, qu'un service de transport, trop peu diligent, promit de faire parvenir, puis négligea ? On ne sait. Toujours est-il qu'un peu avant la guerre, propriétaires, ouvriers, directeurs, tout le monde disparut. Cela s'est vu ailleurs. Pourtant la belle bibliothèque resta. Elle aide aujourd'hui nos alliés et nos ingénieurs à construire, perfectionner de nouveaux explosifs. Puisque l'Allemagne n'y trouve qu'un motif d'orgueil de plus !

À l'usine Vtoroff, les corps d'obus sont, à leur arrivée, envoyés à l'essai. L'obus vide est rempli d'eau, puis, à l'orifice, un bouchon métallique est vissé, qui ne laisse passer qu'un long poinçon : la presse hydraulique enfonce ce poinçon : et une pression se produit sur les parois intérieures, qui doit être supérieure à celle qui supportera le corps de l'obus au moment de l'explosion de la cartouche, et de très peu, inférieure à celle qui se produira lors de sa propre explosion. Si, à l'essai, une fissure s'est produite ou seulement si l'eau a suinté — pardon ! — au cul de l'obus, c'est que le métal ou la fabrication est défectueuse. L'obus est mis au rebut.

L'obus, essayé, décapé, verni, est alors placé dans l'une des logettes d'une caisse de transport et expédié sur wagonnet, à quelque cent mètres de là, aux ateliers de chargement.

Jusqu'ici, tout le travail, on presque, est fait par des femmes. Mais ce sont des hommes qui font le chargement.

Tous les ouvriers, avant d'aller au travail, doivent se dévêtir complètement. Puis ils revêtent un uniforme, qu'ils déposeront avant de sortir. L'Allemagne, par ses agents, a déjà fait ici plusieurs tentatives. On s'assure maintenant que ceux qui entrent n'apportent rien avec eux qui puisse nuire.

Pour la mise en marche de cette usine, l'ingéniosité et le savoir se sont unis pour suppléer à ce qui faisait défaut. Le problème se posait ainsi : assurer le rendement maximum de l'usine avec la plus grande économie de main-d'œuvre et le moindre risque pour les ouvriers. L'un des membres très distingués de la mission française, spécialiste et arbitre en matière d'explosifs, et l'un de ceux que l'Allemagne consultait avant la guerre, s'est appliqué à résoudre ce problème. On pourrait citer vingt inventions, chacune plus ingénieuse, qui ont toutes concouru à l'excellent résultat final. Notre compatriote n'en rapporte qu'une et parce qu'elle peut ou doit être d'utilité ailleurs.

Le dégorgeement de l'obus, opération dangereuse, s'était faite jusqu'ici à la main et sans protection de l'ouvrier. Chaque manœuvre travaillait isolé et dans une loge. Aux ateliers Vtoroff, l'opération se fait — ouvrier protégé — dans une niche en ciment armé et au moyen d'appareils qui assurent une parfaite régularité. Elle se décompose ainsi : l'obus est placé dans un berceau, lequel est amené, sur une glissière, dans la chambre en ciment armé. Un volet d'acier se rabat qui protège l'opérateur. La tatière de dégorgeement est alors poussée dans l'obus, au moyen d'une tringle de commande qui sort de la chambre, à portée de l'ouvrier. Le mouvement de rotation est imprimé mécaniquement et de façon telle que, si quelque résistance anormale, la plus faible, se produisait, la tatière cesserait aussitôt de tourner.

Tout en soulignant l'effort de notre mission française, notre compatriote reconnaît l'effort parallèle de nos alliés russes. Pour qui connaît la Russie, il a été très grand sous l'énergique impulsion du général Mankovski, directeur de l'artillerie, et avec le concours efficace de tous ceux de ses collaborateurs qui l'ont compris, les initiatives et des activités nouvelles se sont produites. C'est grâce à de tels concours, ren-

contrés dans tous les grands centres industriels de la Russie, et malgré toutes les difficultés ou les oppositions inhérentes à la création de nouveaux organismes, que nos alliés ont pu fonder les nouvelles usines mécaniques et chimiques, dont la production leur permettait, déjà en octobre, d'arrêter la marche des Allemands. Il ne paraît plus permis de douter désormais que les efforts se continueront, et leur résultat, jusqu'à la victoire finale.

EN ANGLETERRE

« Hâtez-vous de faire des obus ! »

M. Robert Young, secrétaire de l'Union des mécaniciens, qui faisait partie de la mission envoyée récemment pour visiter les lignes anglaises en Flandre, dit, dans un rapport qu'il a adressé à ses collègues :

« J'ai vu nos hommes convertis de la bonté et de la sagesse des tranchées. Ils travaillaient avec bonne humeur et avec la ferme confiance que la cause pour laquelle ils se battent triomphera nécessairement à la fin. Tous, autant que j'ai pu m'en assurer, seraient heureux de voir la guerre finir : mais tous ne désiraient la voir finir que si elle se terminait par le succès des alliés sur tous les fronts. Pour y parvenir, ils comptent que leurs camarades ouvriers en Angleterre secondent leurs efforts. « Hâtez-vous de faire des obus ! » Tels furent les derniers mots que nous adressèrent, en nous disant adieu, un officier et ses hommes dont nous nous séparâmes au milieu des ruines historiques d'Ypres. »

M. Young ajoute que la vie des soldats, le salut de la nation, l'espérance de la victoire, les chances d'une paix prochaine et durable, tout cela dépend du travail de la grande armée d'ouvriers dirigée par les chefs expérimentés des mécaniciens.

LA GUERRE et L'APPRENTISSAGE

M. Cohendy, professeur à la faculté de droit de Lyon, a, dans une conférence récente, étudié le problème de l'apprentissage dans ses rapports avec l'état de guerre. C'est là une question des plus graves. Au lendemain de la guerre, nous allons nous trouver en présence d'une main-d'œuvre formidablement réduite, incapables de faire appel aux ouvriers étrangers, dont les pays auront été pareillement éprouvés. Et cependant il faut se préparer à une lutte économique tout aussi longue et difficile que l'aura été la lutte guerrière. En ce qui concerne les chefs, nos grandes écoles d'enseignement nous en donneront sans doute qui rivaliseront sans peine avec nos concurrents. Mais pour l'armée du travail, c'est autre chose. La crise menace d'être des plus sérieuses parce que, ainsi que l'on démontré toutes les enquêtes faites à ce sujet, l'apprentissage en France a disparu. L'enfant qui entre dans un atelier ne mis à une tâche parcelaire, infime, d'où il ne sortira plus, et il apprendra son métier, s'il l'apprend, au petit bonheur et comme il le voudra lui-même.

Il faut donc trouver un remède à cet état de choses. Il faut que nous puissions de nouveau faire des ouvriers qui, comme ceux de jadis, soient sans égards dans leur métier. Pour cela, deux réformes s'imposent : la réglementation légale de l'apprentissage et le développement de l'instruction technique.

La loi de 1851, qui est censée régir l'apprentissage, est, dit M. Cohendy, inexistante. Dépourvue de sanctions efficaces, autorisant les contrats verbaux, elle ne peut avoir aucune influence sérieuse. Il est indispensable que nous imposions aux parties contractantes le contrat écrit, seul valable. Il faut que nous organisions la surveillance effective des apprentis, que nous édictions des sanctions rigoureuses, que nous modifiions aussi la mentalité de certains patrons, des apprentis, des parents, que nous leur fassions comprendre la valeur d'un contrat et l'utilité de l'exécuter loyalement.

C'est surtout sur l'organisation de l'enseignement professionnel qu'il a insisté le conférencier. La nécessité absolue d'un pareil enseignement, seul susceptible de faire des ouvriers complets, n'est plus à démontrer, et tous les pays l'ont comprise. Chez nous, il existe évidemment des organismes qui répondent à cette conception, des écoles pratiques, des écoles professionnelles, des fondations municipales ou particulières, des cours techniques enfin qui fonction-

nent le soir ou le dimanche. Tout cela est notablement insuffisant. Cet ensemble donne l'enseignement technique à environ 100.000 apprentis. Or, les recensements les plus récents nous montrent qu'ils sont, en France, 900.000. Il en est donc à peu près 800.000 qui ne fréquentent aucun de ces établissements d'enseignement. Le conférencier voit la solution de la crise dans l'obligation en matière d'enseignement p. o. s'appliquer comme en matière d'enseignement primaire. Cette obligation, que maints pays ont déjà introduite dans leur législation et que l'Angleterre même allait adopter quand la guerre a éclaté, elle est contenue dans le projet de loi élaboré par le conseil supérieur de l'enseignement technique, projet que M. Astier a rapporté à la Chambre des députés et compte bien défendre encore au Sénat. « Il faut entrer délibérément dans ces voies nouvelles », conclut M. Cohendy, si l'on veut résoudre le problème de l'apprentissage qui sera capital demain pour notre commerce et notre industrie. »

L'auditoire a fait un chaleureux accueil au distingué conférencier, et l'on a plaisir à constater quelle soit l'opinion qu'on puisse avoir sur le fond de la question.

Importations de produits métallurgiques en France.

D'après le journal *l'Usine*, la France a importé en 1915 175.201 tonnes de fontes brutes, contre 21.900 en 1914 et 50.345 en 1913, et pour la presque totalité ce sont des fontes anglaises.

Il est entré aussi 902.585 tonnes de fers et aciers, contre 109.459 tonnes en 1914 et 152.000 tonnes en 1913.

Ces chiffres démontrent que notre importation de fontes a plus que triplé en 1915 par rapport aux importations normales et que nos achats en fer et acier ont été six fois plus forts qu'en 1913, considéré comme année de base.

Il est certain qu'en 1916, ces chiffres seront encore beaucoup plus forts en raison de l'épuisement des stocks existants chez nous, sur lesquels on avait beaucoup vécu en 1915, et de l'augmentation de notre production manufacturière.

Nous avons également importé 131.700 tonnes d'outils et ouvrages en métaux, soit le double du chiffre de 1913, 52.000 tonnes de wagonnerie et carrosserie.

LA FABRICATION DES MUNITIONS EN SUÈDE

La section d'artillerie de l'intendance militaire, écrit le *Stockholms Dagblad*, vient de solliciter du roi de Suède la prolongation, pendant une nouvelle année, de l'autorisation qu'il lui avait donnée d'employer pour le travail de nuit, dans les fabriques de munitions de guerre, des femmes et des enfants mineurs.

Cette demande est justifiée par la nécessité de forcer la fabrication des munitions au-delà du délai fixé par le roi.

L'intendance, dit le même journal, est en train d'étudier le projet de réunir, en un seul endroit, la fabrication des capotes militaires. Il serait question d'installer en même temps de nouvelles machines à couper le drap, du modèle de celles mises en service par le comité central d'équipement présidé par le roi de Suède. La réunion en un seul local de tous les centres de fabrication, et l'installation des machines, permettraient de réaliser une économie de temps et d'argent.

LES OUVRIERS BELGES ET L'ALLEMAGNE

Une enquête faite par les soins des syndicats ouvriers de provinces de Liège et du Hainaut, a montré qu'en novembre et décembre 1915, 659 ouvriers mineurs sur 27.000 que comporte le bassin de Liège sont partis travailler en Allemagne ; pour le bassin de Charleroi, les départs ont été de 593 sur 40.000 ouvriers. La seule commune de Manège a fourni 51 ouvriers. Mais depuis que le travail a repris dans les cristallines, l'exode a été complètement arrêté.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Sous-lieutenant ALLIX, 117^e d'infanterie : officier d'une rare bravoure, qui, déjà aux combats de février et de mars 1915, s'était distingué en entraînant vigoureusement ses hommes. A été grièvement blessé par une balle le 5 septembre, en faisant une reconnaissance des lignes allemandes.

Sous-lieutenant MASSON, 142^e d'infanterie : officier très courageux et consciencieux. Très grièvement blessé le 20 septembre 1914, au bois de X..., près de son colonel, a fait preuve d'une force de caractère et d'une abnégation remarquables, en se préoccupant des soins à donner à son chef, mortellement atteint, et de la transmission du commandement, avant de songer à sa propre blessure.

Sous-lieutenant DE HEERE, 117^e d'infanterie : a pris part, comme chef de section, aux premiers engagements et s'est montré très brave et très courageux. Officier possédant sur ses hommes un ascendant remarquable. Au combat de X..., le 29 octobre 1914, a eu la poitrine traversée par une balle au moment où il se portait vigoureusement, en tête de sa compagnie, à l'assaut d'un bois fortement occupé par l'ennemi. A rejoint le front à peine guéri d'une maladie grave consécutive à sa blessure.

Sergent SURLEAU, 142^e d'infanterie : au cours d'une attaque, le 13 mars, à X..., ayant vu tomber un officier de sa compagnie, malgré la tentative infructueuse d'un soldat, tué net en se portant à son secours, s'est élancé spontanément de la tranchée, malgré la violence du feu de l'ennemi, l'a entraîné péniblement dans un trou d'obus, le sauvant d'une mort certaine, en donnant un très bel exemple de courageux dévouement.

Caporal BARBAZANGE, 142^e d'infanterie : le 18 août 1914, a fait preuve d'une énergie et d'un dévouement remarquables en ramenant dans une brouette, pendant deux kilomètres, un officier grièvement blessé, pour l'empêcher de tomber aux mains de l'ennemi.

Général BEAUDENOM DE LAMAZE, groupe de divisions de réserve : a conduit, pendant les cinq jours de la bataille de l'Oureq, les divisions sous ses ordres avec une vaillance et une ténacité auxquelles sont dus, pour une grande part, les brillants succès obtenus par ces troupes. A continué à montrer dans les opérations suivantes une fermeté et un courage dignes des plus grands éloges.

LA 3^e PIÈCE DE LA 1^{re} BATTERIE DU 1^{er} GROUPE DU 1^{er} D'ARTILLERIE LOURDE (maréchal des logis DESFONTAINES, chef de pièce ; canonnier MORTIER, maître pointeur) : appelée à remplacer dans le cours du combat une pièce d'une autre batterie dont la mission avait une importance particulière, a exécuté son changement d'objectif avec une exceptionnelle rapidité, et a fait des tirs immédiatement efficaces sous un violent bombardement, dénotant de la part de son personnel une discipline sous le feu et une activité dignes des plus beaux éloges.

Capitaine LE BRAS, 67^e bataillon de chasseurs : officier remarquable, d'un courage et d'un sang-froid à toute épreuve. A donné pendant toute la campagne, et, en particulier pendant les journées du 24 juin et du 31 août 1915, le plus bel exemple du devoir, en circulant pendant un violent bombardement par obus suffoquants, dans les tranchées de première ligne, maintenant chacun à sa place, dirigeant personnellement la défense et réussissant à repousser les attaques ennemies.

Capitaine BRIGNOLI, 22^e bataillon de chasseurs : a fait preuve de beaucoup de sang-froid et d'initiative dans le combat du 31 août 1915 ; par son énergie, a assuré l'invulnérabilité du front dont il avait la garde.

Aide-major LEULIER, 33^e d'artillerie : s'est fait remarquer depuis le début de la cam-

pagne par un sentiment élevé du devoir et s'est multiplié en toutes circonstances auprès des blessés ; le 22 juillet, n'a pas voulu attendre au poste de secours l'arrivée des blessés, et, pour leur porter secours plus rapidement, s'est rendu, sous un violent bombardement, auprès des pièces éprouvées par le feu.

Lieutenant HUETTE, 31^e d'artillerie : a fait preuve des plus belles qualités d'énergie et de sang-froid en continuant d'assurer le service de sa batterie prise sous un violent bombardement et privée de la moitié de son personnel.

Lieutenant CHARDON, 1^{er} d'artillerie de montagne : a poussé une pièce de 65 dans la tranchée de première ligne pour aider la progression de l'infanterie ; a montré dans sa mission la plus grande bravoure et l'initiative la plus intelligente ; au moment d'une offensive adverse, a défendu sa pièce à coups de grenades, puis est tombé mortellement blessé.

Lieutenant BENOIST, 1^{er} d'artillerie de montagne : officier d'une valeur exceptionnelle et d'une activité remarquable ; a commandé, avec une rare compétence et le plus beau mépris du danger, une section isolée sur une position soumise, pendant plus de dix jours, à un bombardement intense ; a continué, jusqu'à destruction complète de ses abris, des tirs d'une précision rare qui ont causé de grosses pertes à l'ennemi et arrêté plusieurs contre-attaques.

Lieutenant JOMBARD, 1^{er} d'artillerie lourde : a rempli, avec une particulière distinction, les fonctions d'observateur de première ligne, pendant quatre jours consécutifs, sur une position très dangereuse ; pour choisir son poste d'observation, s'est résolu à porter en avant même des premières tranchées et est resté dans ces tranchées pour mieux observer ; a été grièvement blessé au cours de cette mission.

Lieutenant BAZZI, 22^e bataillon de chasseurs : malgré le très grand emploi fait par l'ennemi de gaz asphyxiants et de liquides enflammés au cours de quatre attaques prononcées la même nuit, a maintenu toute sa compagnie par son énergie, ne cédant pas un pouce de terrain à l'ennemi.

Sous-lieutenant PETITDEMANGE, 22^e bataillon de chasseurs : a brillamment maintenu sa section dans la tranchée, malgré un bombardement intense et une vigoureuse contre-attaque de l'ennemi ; a infligé des pertes sensibles aux assaillants ; bien que blessé, a conservé le commandement de sa section, refusant d'être évacué.

Sous-lieutenant BOCCACIO, 1^{er} d'artillerie de montagne : a fait preuve, sous le feu, des plus belles qualités de sang-froid et de bravoure, faisant sortir à plusieurs reprises ses pièces de leurs abris pour contre-battre des batteries ennemies ; pris sous le feu de l'une d'elles, a réussi, par la précision et la rapidité de son tir à lui imposer silence avant qu'elle ait pu causer des pertes à sa section.

MUNSCH, 1^{er} d'artillerie lourde : a donné depuis le début de la campagne l'exemple d'un sang-froid parfait sous le feu, notamment les 17 et 18 août, sous des bombardements répétés, est resté en dehors de tout abri pour mieux assurer la transmission des commandements.

Sergent-major GUIGUET, 22^e bataillon de chasseurs : s'est déjà distingué dans de nombreux combats ; le 31 août, sous les pétards, les bombes asphyxiantes et à découvert, a arrêté l'attaque d'une section ennemie qui avait réussi à escalader une carrière, et s'était glissée dans l'espace laissé libre entre deux unités, tentant de pénétrer dans une de nos tranchées.

Sergent AUROUX, 22^e bataillon de chasseurs : très belle attitude au feu ; a montré au cours d'une contre-attaque ennemie un

courage et un sang-froid admirables. A été grièvement blessé.

Sergent DARCHIEUX, 54^e bataillon de chasseurs : a fait preuve d'un entrain et d'un sang-froid admirables, prenant le commandement de sa compagnie sous un feu violent ; l'entraîné à l'assaut et l'a maintenu sur les positions conquises dont il a commencé l'organisation défensive fort judicieusement.

Maréchal des logis DEBLAY, 9^e d'artillerie de campagne : comme chef de section, a fait preuve d'une activité inlassable sous le bombardement intense qui couvrait sa section s'occupant sans relâche de ravitailler les pièces et de faire réparer les casemates pour pouvoir continuer le tir.

Maréchal des logis CHABERT, 9^e d'artillerie de campagne : s'est fait remarquer depuis le début de la campagne par son activité et sa belle tenue au feu ; pendant dix jours, vient d'assurer le service de sa pièce à 800 mètres de l'ennemi sous un bombardement intense.

Soldat LECOMTE, 303^e d'infanterie : le 6 août 1915, faisant partie d'un poste d'écoute à quatre cents mètres en avant de la première ligne, a pris le commandement du poste dont les gradés venaient d'être tués et en a assuré seul la surveillance jusqu'à ce qu'une relève ait pu s'effectuer. A continué son service jusqu'au jour, bien que le poste soit violemment bombardé.

Capitaine HECQUET, 328^e d'infanterie : officier très brillant au feu, a conduit sa compagnie à l'attaque avec beaucoup de vigueur, donnant à tous l'exemple du calme et du sang-froid. Dans la nuit du 11 au 12 juillet, au cours d'une attaque, a su communiquer à sa troupe le bel entrain qui l'animaient.

Sous-lieutenant DUMAS, 328^e d'infanterie : à la suite d'une explosion de mine, le 11 juillet, s'est élancé avec une fougue irrésistible à la tête de sa section, a sauté le premier dans l'entonnoir, a entraîné ses hommes à quelques mètres de la tranchée ennemie, sur laquelle il a déclenché un feu nourri de pétards et de bombes. Grièvement blessé, n'a voulu quitter sa section qu'après en avoir assuré le commandement et a donné le plus bel exemple de courage en dictant des renseignements importants pour la progression de l'attaque.

Sous-lieutenant LE DEUN, 328^e d'infanterie : à la suite d'une explosion de mine, dans la nuit du 11 au 12 juin, a entraîné vaillamment sa section au cri répété de « En avant ! ». A occupé l'entonnoir, entamant avec l'ennemi une lutte opiniâtre à la tête de ses hommes, leur donnant le plus bel exemple d'abnégation en se faisant tuer sur place plutôt que d'abandonner le terrain conquis.

Sous-lieutenant RONFORT, 328^e d'infanterie : gradé d'une belle énergie. Fut blessé dans la nuit du 11 au 12 juillet, alors qu'il se portait en renfort avec sa fraction. Ne quitta son poste qu'à regret, incitant tous ses hommes à la résistance la plus ardente. Déjà blessé deux fois.

Médecin aide-major JOXE, 328^e d'infanterie : a fait preuve d'un véritable mépris du danger dans l'accomplissement de ses fonctions. Déjà cité à l'ordre de la division pour s'être signalé par sa hardiesse en maintes circonstances. Le 19 juin a été blessé en se portant très crânement au secours d'un officier qui venait d'être très grièvement atteint.

Sous-lieutenant DESTAINVILLE, au 330^e d'infanterie : excellent officier, très énergique, très dévoué. Passé sur sa demande d'un régiment territorial dans un régiment de réserve ; s'est fait remarquer par son courage et sa ténacité dans différentes attaques. A été blessé mortellement le 6 août, alors qu'il s'était porté en avant de la tranchée pour mieux observer les positions ennemies.

Sous-lieutenant **AVELINE**, 328^e d'infanterie : sur le front depuis le début de la campagne où il s'est parfaitement conduit. Blessé très grièvement le 26 juin, à son poste de combat, donnant à ses hommes l'exemple de la plus grande bravoure.

Adjudant **VIE**, 528^e d'infanterie : a donné le plus bel exemple de bravoure et de sang-froid en entraînant avec une fougue irrésistible sa section à l'assaut d'un entonnoir de mine, dans la nuit du 11 au 12 juillet. A réussi à y maintenir momentanément sa fraction. A donné le plus sublime exemple d'abnégation en se faisant tuer sur place plutôt que d'abandonner le terrain conquis.

Sergents **BALAND** et **DESSEZ**, 328^e d'infanterie : dans la nuit du 11 au 12 juillet, ont donné un bel exemple de ténacité et de courage militaire en maintenant leurs hommes dans un entonnoir de mine et en leur communiquant leur intrépide ardeur. Ont été tués héroïquement à leur poste de combat.

Caporal fourrier **WERNER**, au 328^e d'infanterie : fanatique du devoir militaire, apportant dans sa réalisation la conception la plus noble, réclamant la première place au feu. A été glorieusement frappé à mort en s'élançant à l'assaut avec un réel mépris du danger.

Sergent **VERSINI**, 364^e d'infanterie : sous-officier d'une valeur et d'un courage exceptionnels : a fait preuve, le 25 juillet, de la plus grande abnégation en sauvant, sous le feu de l'artillerie ennemie, des blessés en danger d'être écrasés sous les décombres d'un observatoire.

Sergent **PRADELS**, 366^e d'infanterie : le 25 août 1915, bien que blessé, a continué à entraîner la fraction qu'il commandait vers des casernements occupés par l'ennemi, et ce, malgré un feu extrêmement violent. N'a signalé sa blessure qu'à la fin de la journée.

Sous-lieutenant **DEPIENNE**, 9^e bataillon de chasseurs : a entraîné ses hommes à l'assaut avec une bravoure et un entrain remarquables, et, pendant deux jours, les a maintenus, par son ascendant moral dans une position très délicate, malgré les attaques répétées de l'ennemi.

Chef de fanfare **MORGENTHALER**, 9^e bataillon de chasseurs : a donné, depuis onze mois de campagne, les preuves d'un dévouement au-dessus de tout éloge, n'hésitant jamais à se porter lui-même dans les zones dangereuses, pour assurer dans les meilleures conditions, la relève des blessés. Le 11 juillet, a assuré son service dans des conditions extrêmement difficiles, et, sous un violent bombardement ennemi, s'est fait remarquer par son courage et son sang-froid.

Aspirant **BALAZARD**, 9^e bataillon de chasseurs : le 11 juillet, le chef d'une section d'attaque ayant été blessé, a franchi le parapet de la tranchée pour aller prendre le commandement de cette section et l'entraîner à la charge.

Sergent **BALAN**, 9^e bataillon de chasseurs : pendant une dure période de lutte de tranchée, a donné à tous l'exemple d'une énergie tenace en face d'un ennemi très agressif. Bien que blessé par un éclat de grenade, a tenu à conserver son commandement.

Soldat **BOCQUET**, 9^e bataillon de chasseurs : Le 11 juillet, blessé par un éclat de bombe au cours d'une attaque, est allé se faire panser au poste de secours, puis est revenu prendre sa place au milieu de ses camarades, leur montrant ainsi un suprême exemple de courage.

Sous-lieutenant **RICHARD**, 13^e bataillon de chasseurs : a entraîné avec vigueur deux sections de sa compagnie à l'attaque d'une tranchée allemande. Après avoir traversé l'entonnoir d'une mine qui venait d'exploser, s'est maintenu dans la tranchée ennemie. A été blessé pour la troisième fois depuis le début de la campagne.

Lieutenant **PAILLOUX**, 6^e d'infanterie coloniale : le 11 août 1915, a fait preuve d'une bravoure remarquable en sortant de la tranchée sous une pluie de mitraille, pour déterminer le mouvement en avant. Est tombé mortellement frappé, en criant : « En avant ! En avant ! »

Lieutenant **ROBERT** et sous-lieutenant **PAVOT**, 155^e d'infanterie : le 27 juin 1915, chargés d'attaquer une tranchée, ont enlevé leur compagnie avec la plus grande énergie et ont réussi, par une double attaque menée simultanément, à s'emparer de vingt-cinq mètres de tranchée ennemie. S'y sont main-

tenus malgré sept contre-attaques et des pertes très sérieuses.

Sous-lieutenant **BONNURE**, 1^{er} d'infanterie coloniale : déjà blessé le 14 juillet, s'était refusé à quitter sa compagnie. A été de nouveau blessé le 12 août, en défendant avec la dernière énergie le barrage confié à sa garde.

Sous-lieutenants **CHIAPELLO** et **MARIOTTI**, 111^e d'infanterie : ont brillamment conduit une contre-attaque qui a pleinement réussi.

Sous-lieutenant **ETEFFE**, 155^e d'infanterie : mortellement atteint à l'attaque du 2 août 1915, alors que pour mieux voir les mouvements de l'ennemi et mieux diriger ses grenadiers, il se dressait au-dessus du parapet.

Sous-lieutenant **GRANCHAMP DE CUEILLE**, 1^{er} d'infanterie coloniale : le 12 août, a fait preuve des plus belles qualités militaires et d'une ténacité remarquable en reprenant à deux reprises différentes des éléments de tranchées et en maintenant inviolée, malgré les assauts de l'ennemi, la position qu'il était chargé de défendre.

Sous-lieutenant **LE MEHAUTE**, 71^e d'infanterie : le 27 août, alors que sa section était soumise à un feu violent, s'est porté à l'endroit le plus menacé pour encourager ses hommes. Blessé, a continué à lancer des pétards, donnant l'exemple du plus grand courage. Blessé pour la troisième fois depuis le début de la campagne.

Sous-lieutenant **ORGUELT**, 6^e d'infanterie coloniale : le 12 août, chargé d'établir, avec sa section, la liaison avec deux compagnies, momentanément coupées par l'ennemi, a accompli sa mission avec intelligence et énergie. A été grièvement blessé pendant l'action.

Sous-lieutenant **QUENIVET**, 50^e d'artillerie : le 31 août, étant soumis, à son poste d'observation dans les tranchées de première ligne à un tir intense de torpilles aériennes, a fait abriter les fantassins et les artilleurs téléphonistes ; est resté seul à découvert et a été tué au moment où il téléphonait lui-même les ordres de tir.

Sous-lieutenant **TEISSERENC**, 151^e d'infanterie : à l'attaque du 2 juillet, a maintenu sur place sa compagnie sous un feu extrêmement violent de mitrailleuses d'artillerie et de grenades, donnant à tous ses hommes le plus bel exemple de sang-froid, de bravoure et de courage. Blessé grièvement, est resté au milieu de ses hommes, les encourageant à faire leur devoir jusqu'à la mort.

Adjudant **HUSSON**, 155^e d'infanterie : le 2 août 1915, après le bombardement d'un barrage et la disparition de l'officier qui en avait la garde, a pris la direction de deux contre-attaques pour la reprise du barrage. A été blessé grièvement.

Adjudant **MAZZOLI**, 111^e d'infanterie : au cours d'une attaque ennemie, le 29 août, a montré une énergie et une bravoure remarquables ; s'est dépensé, méprisant le danger, jusqu'au moment où l'ennemi a été rejeté de nos tranchées où il avait réussi à prendre pied.

Médecin auxiliaire **RIVES**, 6^e d'infanterie coloniale : d'un dévouement infatigable, d'un courage poussé jusqu'à la témérité, s'est particulièrement distingué en décembre 1914, où, bien que blessé, il a continué à soigner les blessés. Le 11 août, s'est crânement porté à la tranchée de première ligne, dès les premiers obus asphyxiants, pour soigner et encourager les hommes atteints ; le 12 août, s'est de nouveau fait remarquer en relevant les blessés sous une fusillade et un bombardement violents.

Sergent-major **CLERC**, 6^e d'infanterie coloniale : chef de section d'une bravoure et d'un calme remarquables. S'est porté, avec sa section, à l'endroit le plus menacé. A réussi, par son attitude énergique et son initiative, à contenir l'attaque allemande, le 12 août, et à la refouler ensuite au moyen de violents combats de pétards.

Sergent-major **VENAULT**, 1^{er} d'infanterie coloniale : par son exemple, a pu maintenir une troupe dont il venait de prendre le commandement à la place d'un officier blessé et tenir le barrage dont il avait la garde, puis, prenant le commandement de renforts qui arrivaient, a rétabli la liaison avec la compagnie voisine en se jetant seul en avant du barrage et en mettant l'ennemi en fuite par sa courageuse attitude.

Maréchal des logis **CHAMPON**, 3^e d'artillerie coloniale : le 11 août 1915, lors d'une forte

attaque allemande a fait preuve, étant observateur aux tranchées de première ligne, de sang-froid et de courage en ne quittant son poste qu'à la dernière minute avec le personnel et le matériel téléphonique. Au moment où des fantassins se portaient en avant pour repousser l'ennemi, a ramassé un fusil et a fait le coup de feu avec eux.

Sergent **COMMUNIER**, 71^e d'infanterie : très bon sous-officier, d'une bravoure exemplaire et d'un courage admirables. Une bombe ayant enlevé et blessé plusieurs hommes, s'est précipité à leurs secours et a lui-même été grièvement blessé.

Sergent **CROZAT**, 6^e d'infanterie coloniale : a énergiquement secondé son chef au cours d'une violente attaque ennemie. Amené à prendre le commandement de la section, a continué à l'entraîner à l'attaque avec un courage et un sang-froid remarquables, jusqu'à ce qu'il a été blessé.

Sergents **GREGOIRE** et **MONNET**, 111^e d'infanterie : sous un feu violent, ont entraîné leur section dans un élément de tranchée occupé par l'ennemi qui a été chassé après un violent combat à coups de grenades.

Sergent **DE JONQUIERE**, 2^e d'infanterie coloniale : envoyé en renfort avec sa section sur un point menacé, a fait preuve de courage et de sang-froid ; une mitrailleuse se trouvant très exposée par suite du bombardement et la tranchée obstruée par les éboulements, a réussi à sauver cette pièce en la traînant par dessus le parapet avec une remarquable énergie.

Maréchal des logis **BALLARIN**, 1^{er} d'artillerie lourde : modèle de sang-froid et de bravoure, a fait preuve en toutes circonstances, soit comme chef de pièce, soit comme observateur, de brillantes qualités militaires ; s'est fait particulièrement remarquer par sa conduite sous le feu dans les journées des 17 et 18 août.

Maréchal des logis **CEBE**, 9^e d'artillerie de campagne : pour mieux assurer la liaison, est sorti de sa casemate le 17 août 1915, sous un violent bombardement pour aller chercher lui-même auprès du chef de section des ordres concernant le tir des pièces, a été grièvement blessé.

Maréchal des logis **VERGER**, 1^{er} d'artillerie de montagne : chef d'une pièce portée à hauteur des tranchées de première ligne, a fait preuve de la plus belle énergie en maintenant l'ordre autour de lui sous un bombardement violent, son chef de section venant d'être tué à ses côtés.

Maréchal des logis **CHARBONNIER** et **CHAUMILON**, 33^e d'artillerie de campagne : ont par leur calme et leur énergie, obtenu de leur pièce des tirs de précision pendant deux journées de combat au cours desquelles ces pièces ont été soumises à des bombardements violents et répétés.

Maréchal des logis **LAMY**, 9^e d'artillerie à pied : s'est offert volontairement pour remplacer dans un observatoire avancé un camarade fatigué, le 10 août 1915, a en le bras traversé par une balle du poignet au coude en effectuant une reconnaissance des tranchées avec le plus grand calme.

Maréchal des logis **DAVID**, 24^e d'artillerie : blessé à la figure, aux mains et à la poitrine, en assurant le service de sa pièce, a continué à commander le tir et n'a abandonné son poste de commandement que lorsqu'il a été entraîné de force par le médecin.

Caporal **BLANC**, 22^e bataillon de chasseurs : chef de pièce excellent ; depuis le début de la campagne a constamment fait preuve du plus grand mépris du danger ; a été mortellement frappé à l'attaque d'une tranchée ennemie.

Caporal **SIBOURD**, 22^e bataillon de chasseurs : modèle de bravoure ; grièvement atteint au moment où, sous un feu violent, il contribuait à repousser une attaque ennemie, a continué à tirer, est tombé à bout de forces, a succombé une heure après à ses blessures.

Chasseur **FELIX**, 22^e bataillon : a fait preuve d'un grand courage et d'une réelle bravoure au cours d'une contre-attaque ennemie, a tué, à lui seul, plusieurs Allemands qui arrivaient sur la tranchée.

Capitaine **ROUSSEL**, au 29^e bataillon de chasseurs : le 10 septembre 1914, ayant reçu l'ordre de tenir contre une attaque des plus violentes, est tombé glorieusement à la tête de sa compagnie sans que celle-ci ait fléchi un seul instant. Avait été blessé la veille et avait refusé de quitter son commandement.

CITATIONS

(Suite.)

Caporal **CONNANGLE**, 11^e bataillon de chasseurs : au cours d'une violente contre-attaque ennemie, a lutté désespérément avec une énergie farouche contre les colonnes qui s'avancèrent, abattant à coups de fusil et de pétards plusieurs adversaires, brisant ainsi leur élan ; est resté le dernier sur la position, a été blessé le lendemain au cours d'un violent bombardement.

Caporal **HEURTIER**, 11^e bataillon de chasseurs : s'est sans cesse distingué par son audace au cours de patrouilles périlleuses ; blessé le 17 juin et le 18 août, est resté les deux fois à la tête de son escouade refusant de se laisser évacuer.

Chasseur **BERTHIER**, 11^e bataillon de chasseurs : s'est distingué depuis le début de la campagne par son dévouement : le 30 juillet sous un feu violent est allé relever un adjudant blessé tombé à 10 mètres des tranchées allemandes et l'a ramené.

Chasseur **LUGRIN**, 11^e bataillon de chasseurs : toujours volontaire pour les missions dangereuses. Blessé mortellement au moment où il se portait en avant, n'avait cessé d'encourager ses camarades par les cris de : « En avant ! Vive la France ! »

Chasseur **FAVIER**, 11^e bataillon de chasseurs : chasseur remarquable, déjà blessé au début de la campagne, s'est distingué par sa magnifique attitude au cours de nombreux combats ; à l'attaque du 18 août, le bras traversé par un éclat d'obus et ne pouvant plus tirer a continué à combattre en jetant des pétards avec son bras resté valide jusqu'à la fin du combat ; n'est allé au poste de secours que sur l'ordre d'un officier.

Chasseur **VERCHERY**, 11^e bataillon de chasseurs : le 18 août faisant fonctions de chef d'escouade, a marché à l'ennemi avec entrain et gaieté ; a rallié son escouade dispersée par l'explosion d'un fourneau de mine, et a contribué à arrêter une violente contre-attaque ennemie ; blessé à la tête est resté à son poste, et a été grièvement blessé le lendemain.

Chef de bataillon **MOLETTE DE MORANGIER**, 122^e d'infanterie : a été tué le 1^{er} septembre 1914, au moment où, dans des conditions périlleuses il s'efforçait de reconstituer une unité du régiment fortement éprouvée par un violent bombardement. Avait fait preuve, depuis le début de la campagne des plus brillantes qualités militaires et d'une haute valeur morale.

Lieutenant **CULLIER**, 96^e d'infanterie : le 1^{er} août, sa section étant en réserve, est allé volontairement à découvert sous un feu violent de mitrailleuses, reconnaître un entonnoir de mine. A donné ensuite pendant toute l'action le plus bel exemple de cranerie sous le feu. Blessé, est resté à son poste et n'a quitté sa section, le lendemain, que par ordre.

Sous-lieutenant **GOBY**, au 122^e rég. d'infanterie : a été tué le 28 août 1914 à X..., au moment où sous un feu intense il ralliait les hommes de deux compagnies privées de leurs officiers. Officier de valeur et d'une admirable bravoure, s'offrait en exemple et justifiait la confiance absolue que ses hommes et ses chefs plaçaient en lui.

Sous-lieutenant **PEYROUX**, au 81^e d'infanterie : officier d'un courage, d'une activité et d'un dévouement remarquables. Constamment dans la tranchée avec ses hommes à l'affût de toutes les occasions de nuire à l'ennemi, a donné encore un bel exemple de combativité, le 17 août en demeurant à son poste après avoir eu le bras droit sérieusement brûlé en remettant en état une batterie de mortiers Cellerier.

Sous-lieutenant **DUTREIL**, 81^e rég. d'infanterie : officier doué d'un remarquable esprit de devoir et de discipline. Blessé le 24 août en dirigeant sous les bombes une batterie de mortiers Cellerier, a tenu à reprendre son poste au plus tôt, donnant ainsi à ses hommes un bel exemple d'abnégation.

Sous-lieutenant **CALLEY**, 96^e d'infanterie : le 15 août 1915 s'est précipité le premier au secours des hommes des postes d'écoute ensevelis par l'explosion d'une mine allemande, et a pris la direction des travaux d'organisation du nouvel entonnoir, ainsi que celui du sauvetage des blessés. A dans cette circon-

tance fait preuve, comme d'habitude, de beaucoup de sang-froid et du plus grand mépris du danger. A été grièvement blessé au pied droit.

Sous-lieutenant **LABARRE**, 96^e d'infanterie : le 15 août 1915 ayant été à moitié enseveli à la suite de l'explosion d'une mine allemande, s'est vivement dégagé pour se porter au secours de ses hommes, et a réussi à en dégager lui-même deux. Quoique fortement contusionné a continué à combattre et ne s'est rendu au poste de secours que deux heures plus tard, étant alors à bout de forces.

Adjudant **CARLIER**, 96^e d'infanterie : le 1^{er} août 1915, a dirigé le travail dans l'entonnoir d'une mine sous un feu très violent. Blessé, est resté à son poste et n'est allé se faire panser que sur l'ordre de son capitaine.

Adjudant **GALANDRIN**, 122^e d'infanterie : le 24 août 1915, a dirigé le travail dans l'entonnoir de la tranchée de première ligne pour reconnaître d'où provenaient des bruits de travaux ennemis ; a été mortellement blessé pendant cette reconnaissance. Avait déjà été blessé une première fois en août 1914.

Sergent **BERGOUNOUX**, 122^e d'infanterie : le 24 août 1915, est sorti en avant de la tranchée de première ligne, pendant la nuit, pour aller chercher, sous le feu, un adjudant de sa compagnie qui venait d'être mortellement blessé au cours d'une reconnaissance. A réussi à le ramener dans nos lignes.

Caporal **RACHAL**, 143^e d'infanterie : a toujours donné le plus bel exemple de discipline de courage et d'énergie. Blessé cinq fois, dont plusieurs grièvement au cours de campagne, et toujours en accomplissant des missions dangereuses, est chaque fois revenu au front, à peine guéri ; s'est distingué de nouveau le 5 août 1915, à X..., en dirigeant sous un bombardement intense les travaux d'occupation d'un entonnoir de mine.

Caporal infirmier **FONTAN**, 96^e d'infanterie : le 24 juillet 1915, s'est porté dans une tranchée violemment bombardée, où on venait de signaler un tué ; a été blessé d'éclats de bombe et a eu les tympans déchirés. Ne s'est rendu au poste de refuge qu'après avoir transporté dans un abri un homme mortellement atteint près de lui. A continué plusieurs jours durant, son service et n'a consenti à se laisser évacuer que vaincu par l'aggravation de son mal.

Soldat **REPAUT**, 96^e d'infanterie : le 15 août 1915 au moment de l'explosion d'une mine allemande, s'est précipité dans l'entonnoir entraînant les hésitants. Sous le feu de l'ennemi, monté sur le parapet s'est porté au secours des hommes ensevelis sous les blockhaus donnant ainsi un bel exemple de dévouement, de courage et de sacrifice. A été tué.

Soldat **CLÉMENT**, 96^e d'infanterie : le 1^{er} août, pendant la prise d'un entonnoir de mine, sous un feu violent de bombes, de mitrailleuses et d'artillerie, est monté sur le parapet de la tranchée pour lancer des bombes et mieux atteindre son but. A trouvé la mort en ces circonstances.

Soldat brancardier **CHASSAING**, 99^e d'infanterie : modèle de bravoure. A été l'âme de trois équipes successives de brancardiers, qui ont été complètement décimées. A ramené sur son dos, et sous le feu, le corps de son capitaine mortellement blessé.

Capitaine **HERVIEUX**, 120^e bataillon de chasseurs : dans une situation difficile, a su maintenir sa compagnie en avant des autres unités ; officier remarquable à tous points de vue.

Capitaine **IVART**, 106^e bataillon de chasseurs : a enlevé sa compagnie à l'assaut, avec une vigueur et un courage au-dessus de tout éloge ; a franchi les deux premières lignes de tranchées ennemies, tirant lui-même des coups de revolver dans les embrasures des créneaux ; est tombé très grièvement blessé dans la troisième ligne des tranchées allemandes.

Capitaine **CLAUSSE**, 106^e bataillon de chasseurs : debout sur le parapet de la tranchée de départ, le fusil à la main, la baïonnette haute, excitant ses chasseurs de la voix et du geste, a entraîné sa compagnie à l'assaut, a enlevé sa ligne d'un seul bond jusqu'aux premières tranchées allemandes ; ayant eu la joue traversée d'une balle, a gardé néanmoins son commandement pendant dix heures.

Sous-lieutenant **DAVOUZE**, 120^e bataillon de chasseurs : a conduit son peloton à l'attaque, avec la plus grande énergie, la main tenue, quoique isolé, à 100 mètres des lignes ennemies.

Sous-lieutenant **HOUPPON**, 120^e bataillon de chasseurs : très brillante conduite au cours de l'attaque d'un point important.

Sous-lieutenant **JANOIR**, 120^e bataillon de chasseurs : a été mortellement frappé sur le parapet de la tranchée d'où débouchait le premier pour entraîner sa section à l'attaque des positions ennemies.

Aspirant **MARTINET**, 120^e bataillon de chasseurs : chef de section, brave et énergique, a été mortellement blessé en entraînant sa section à l'assaut avec le plus grand courage.

Adjudant **RACHER**, 106^e bataillon de chasseurs : bel exemple de courage et de sang-froid. A entraîné ses hommes avec beaucoup d'énergie à l'assaut d'une position solidement défendue par des mitrailleuses, est tombé frappé d'une balle au front, alors qu'il se levait pour reconnaître exactement l'emplacement de ces mitrailleuses.

Adjudant **PAQUE**, 106^e bataillon de chasseurs : a entraîné sa section de mitrailleuses à l'assaut avec la plus grande vigueur, en même temps que la première ligne d'attaque ; a été tué au moment où il mettait en batterie sous un feu violent.

Sergent **RIGOT**, 120^e bataillon de chasseurs : son chef blessé, a maintenu la section en place sous un feu violent de l'ennemi ; par son énergie, a fait, avec une dizaine d'hommes, une centaine de prisonniers, dont un officier.

Sergent **FOULFOIN**, 120^e bataillon de chasseurs : sous-officier de grande valeur ; chargé de contre-attaquer l'ennemi, l'a fait avec la plus grande bravoure et a obligé celui-ci à se replier ; blessé grièvement et resté aux mains de l'ennemi, a réussi à regagner les lignes françaises.

Sergent **ANCELIN**, 120^e bataillon de chasseurs : a fait à maintes reprises des reconnaissances dangereuses rapportant toujours des renseignements précis sur l'organisation défensive de l'ennemi, a pris le commandement d'une section d'une autre compagnie dont le chef venait d'être blessé et lui a fait atteindre son objectif.

Sergent **MAYER**, 106^e bataillon de chasseurs : a entraîné sa demi-section avec la plus grande énergie, atteint d'une blessure mortelle à la tête, excitait encore ses chasseurs à continuer l'assaut.

Sergent **ALTENHOVEN**, 106^e bataillon de chasseurs : grièvement blessé dans la tranchée, est venu reprendre son commandement après un pansement sommaire, a été tué en montant à l'assaut.

Sergent **HEDIART**, 106^e bataillon de chasseurs : bien que blessé avant le départ des troupes d'attaque, s'est brillamment conduit à l'assaut des tranchées ennemies, a dégagé son capitaine blessé et a été tué au moment où il cherchait à repousser l'ennemi.

Sergent **AGOSTINI**, 106^e bataillon de chasseurs : a fait preuve d'un sang-froid et d'un courage remarquables ; grièvement blessé sur le parapet d'une tranchée ennemie, a refusé de se laisser emporter et n'a cessé d'encourager les hommes de sa section.

Sergent **DEFRANCOUX**, 11^e génie : sous-officier remarquable, d'une extrême bravoure ; a été tué à l'ennemi en installant sa section sous un violent bombardement.

Caporal **COLASSE**, 120^e bataillon de chasseurs : ayant vu un chasseur grièvement blessé dont les effets venaient de s'enflammer, s'est précipité sur lui pour le sauver, malgré un feu violent de l'ennemi, dirigé contre lui.

Caporal **CHERON**, 120^e bataillon de chasseurs : son chef de section venant d'être blessé et bien que blessé lui-même a entraîné les deux pièces de mitrailleuses à l'assaut, est parvenu à temps, grâce à son initiative à enlever une contre-attaque ; s'était déjà distingué dans une attaque précédente.

Coporal **BOINET**, 106^e bataillon de chasseurs : grièvement blessé une première fois à sa mitrailleuse, ayant un servent tué, les autres blessés, a essayé de désenrayer sa pièce et de continuer le tir ; a été blessé une deuxième fois au cours de l'action.

Caporal **HUSSON**, 106^e bataillon de chasseurs : parti à l'assaut avec la première ligne pour dérouler le fil téléphonique, a réparé quatre fois sa ligne rompue par les obus et

les balles, a été tué après l'avoir réparée une cinquième fois.

Caporal RAIFFEISEN, 106^e bataillon de chasseurs : blessé dès le début de l'assaut, a poursuivi néanmoins l'attaque et a contribué largement à organiser défensivement une tranchée prise à l'ennemi.

Clairon POULAIN, 106^e bataillon de chasseurs : déjà blessé, a continué à sonner la charge jusqu'au moment où il a été frappé à la tête d'une nouvelle balle.

Chasseur PATÉ, 120^e bataillon de chasseurs : s'est offert spontanément pour porter un renseignement à travers un terrain battu par un feu violent, a rempli sa mission avec la plus grande bravoure.

Chasseur KOHLER, 120^e bataillon : a relevé des blessés au cours des derniers combats avec une bravoure et un dévouement remarquables ; a été blessé à son poste.

Chasseur GUYOT, 120^e bataillon : chasseur d'une énergie remarquable ; ses camarades ayant été tués ou enlevés par un obus, a mis sa mitrailleuse en batterie seul, mettant hors de combat plusieurs ennemis.

Chasseur BIAUDÉ, 120^e bataillon : a porté un renseignement à son chef de corps en traversant à la course un espace violemment battu par le feu de l'ennemi, a regagné ensuite sa section de la même façon et en affrontant les mêmes dangers avec le plus grand courage.

Chasseur FOUSSE, 120^e bataillon : a fait preuve de courage et d'énergie en allant chercher une mitrailleuse abandonnée par un autre bataillon et a ramené plusieurs blessés tombés devant les lignes ennemies. A été blessé quelques jours après.

Chasseur DUPIN, 120^e bataillon : brancardier d'une grande bravoure et d'un complet dévouement, a été blessé grièvement en ramenant les blessés à proximité des réseaux de fils de fer ennemis.

Chasseur LEFEVRE, 120^e bataillon : toujours volontaire pour les patrouilles et les reconnaissances. A été grièvement blessé à côté de son chef de section qu'il aidait à entraîner sa section sous le feu.

Chasseur THIERRY, 120^e bataillon : chasseur d'une grande bravoure. Blessé grièvement à l'attaque du 27 juillet, au moment où il entraînait par son exemple ses camarades à l'assaut.

Chasseur GAUTHIER, 120^e bataillon : de nuit, est allé couper des fils de fer à quinze mètres d'un blockhaus, a tué deux Allemands à coups de revolver et a ramené son caporal blessé tombé à cent mètres en avant de nos lignes. A été tué au cours de l'attaque.

Chasseur SOULIER, 106^e bataillon : chargé de la liaison entre deux mitrailleuses, a fait trois fois le trajet entre les deux pièces, sous un feu très violent d'infanterie et d'artillerie, a trouvé à la troisième fois le chef de la première pièce ainsi que les servants tués ou blessés, la mitrailleuse enrayée, a essayé de désenrayer la pièce pour la faire fonctionner seul ; blessé grièvement au cours de cette opération, est venu quand même rendre compte de sa mission avant de quitter le champ de bataille.

Chasseur THOMAS DE CASTELNAU, 106^e bataillon : s'est fait remarquer par son brillant courage à l'assaut des tranchées ennemies ; voyant son capitaine blessé, s'est précipité auprès de lui pour lui porter secours, s'est offert quelques instants après pour accomplir une mission excessivement périlleuse.

Chasseur BRETON, 106^e bataillon : a fait preuve de beaucoup de courage en plantant debout sur une crête balayée par les balles, à dix mètres de l'ennemi un fanion indicateur de notre artillerie ; est tombé glorieusement frappé.

Sapeur FOUILLOUX, 8^e génie : a été très grièvement blessé en recherchant avec le plus profond mépris du danger, un dérangement sur une ligne téléphonique coupée pendant un bombardement.

Musiciens TASSIN et SAGOT, infirmières diplômées de la société de secours aux blessés, attachées à l'ambulance Alpine 1/75 : affectées à une ambulance du front qui était appelée à fonctionner dans des conditions particulièrement difficiles et périlleuses, et bien que prévenues des grands dangers qui les attendaient, ont tenu à suivre le sort de leur formation sanitaire ; ont fait l'admiration du personnel médical et des blessés par leur in-

lassable dévouement, leur remarquable sang-froid et la plus belle simplicité ; sont constamment restées à leur poste, malgré les bombardements violents et répétés de la région où était installée l'ambulance ; ont été par leur calme extraordinaire, aux heures critiques, d'un grand réconfort pour les blessés et d'une très salutaire influence sur le personnel infirmier et brancardier.

LA QUATRIÈME SECTION DE LA 11^e COMPAGNIE DU 152^e D'INFANTERIE : ayant perdu au cours de l'assaut d'un poste ennemi son officier chef de section, ses deux chefs de demi-section, s'est reportée en avant à la voix seule du capitaine et bien qu'ayant perdu la moitié de son effectif, s'est maintenue contre des forces très supérieures.

Chef de bataillon GASQUEL, commandant le génie d'une division : travailler infatigable, auxiliaire précieux du commandement, a collaboré avec un zèle et une activité inlassables à la préparation et à l'exploitation de toutes les attaques de la division, a notamment dirigé dans des conditions difficiles et dangereuses l'organisation des positions conquises du 15 au 22 juin.

Capitaine NAUDIN, 152^e d'infanterie : a vigoureusement enlevé sa compagnie à l'assaut d'une position ennemie dont il s'est emparé, et a été blessé au cours de l'action.

Capitaine GALBA, 152^e d'infanterie : a, par son attitude énergique, maintenu sa compagnie dans ses tranchées, malgré la surprise résultant de l'usage fait par l'ennemi, au cours d'une contre-attaque, de liquides inflammables ; a été blessé au cours de l'action.

Lieutenant CROCHON, 114^e bataillon de chasseurs : officier d'un superbe entrain ; le 23 juillet, bien que grièvement contusionné, a tenu à rester à la tête de sa section, l'a entraînée à l'assaut avec un élan superbe, est tombé au milieu de ses chasseurs mortellement atteints par le feu des mitrailleuses ennemies.

Lieutenant GOUDART, escadron M. F. 14 : au cours d'une opération importante, a rendu à nos attaques des services exceptionnels, permettant à l'artillerie, par sa rapidité et la précision de ses renseignements, de contre-battre efficacement les batteries adverses, admirablement défilées ; a déjà exécuté maintes reconnaissances sous le tir précis de canons spéciaux, est revenu à plusieurs reprises avec un appareil atteint par les obus.

Lieutenant LETELLIER, 152^e d'infanterie : arrivé sur le terrain d'action après la tombée de la nuit, au moment où son capitaine venait d'être blessé, a pris le commandement de sa compagnie ; par son énergie et sa ténacité, l'a maintenue sur la position conquise, malgré plusieurs contre-attaques qui se sont succédé jusqu'au lendemain matin.

Sous-lieutenant PERROTEZ, 121^e bataillon de chasseurs : déjà blessé au début de la campagne et revenu au front, a brillamment enlevé son peloton à l'attaque, grâce à son courage, son énergie, son sang-froid, malgré un feu violent de mitrailleuses et d'artillerie ; a été mortellement frappé à 100 mètres de l'ennemi.

Sous-lieutenant ESCRIBE, 2^e génie : jeune officier plein de zèle ; s'est constamment fait remarquer par son courage depuis le début de la campagne ; a été mortellement atteint le 28 août 1915, d'une balle en plein front, en observant par dessus le parapet de la tranchée des ouvrages ennemis, qu'il était chargé de relever.

Sous-lieutenant DE MAISTRE, et adjudant **GARDERE**, 163^e d'infanterie : pendant une violente contre-attaque ennemie appuyée par le lancement de jets de liquide inflammable et de nombreuses grenades, ont maintenu leurs sections sur place et ont repoussé l'ennemi en lui infligeant de grosses pertes, grâce à leur attitude énergique, à leur mépris du danger et à la confiance qu'ils inspiraient à leurs hommes.

Adjudant-chef BOURGEOIS, 120^e bataillon de chasseurs : remarquable de bravoure et d'entrain, a été grièvement blessé en entraînant brillamment sa section à l'assaut.

Aspirant BIZET, 114^e bataillon de chasseurs : sous-officier d'une crâne énergie, guidait courageusement sa section sur une position conquise encore garnie d'ennemis, a été mortellement frappé au seuil d'une casemate alors qu'il venait d'abattre un des occupants à coups de revolver et qu'il tirait sur les autres.

Aspirant POTIER, 106^e bataillon de chasseurs : a vigoureusement entraîné sa section à l'assaut des tranchées ennemies sous le feu le plus violent ; grièvement atteint, n'a pas cessé d'encourager ses chasseurs.

Adjudant BOUSSARD, 106^e bataillon de chasseurs : a fait preuve d'un courage et d'un sang-froid remarquables portant des ordres sous le feu des mitrailleuses ennemies et le bombardement le plus intense.

Adjudant CAYET, 106^e bataillon de chasseurs : sous-officier de grande valeur a entraîné la compagnie dont il avait le commandement, avec un courage remarquable ; a été tué d'une balle à la tête, lorsqu'il tenait 100 mètres de tranchées avec une douzaine d'hommes.

Adjudant SAVOIE et sergent **MIGNOT**, 106^e bataillon de chasseurs : pendant plusieurs nuits consécutives, ont dirigé avec une activité et un dévouement inlassables, les brancardiers pour la recherche des blessés et des morts, sous un violent feu de mitrailleuses, d'infanterie et d'artillerie ennemies.

Médecin auxiliaire ERNST, 67^e bataillon de chasseurs : modèle de courage et de dévouement, se portant instantanément aux postes les plus avancés dès qu'une action est engagée, a parcouru le 31 août 1915, sous un bombardement intense, les premières lignes prodiguant ses soins aux blessés et donnant à tous l'exemple du calme et du devoir.

Sergent-major GOFFINON, 152^e rég. d'infanterie : une section ayant perdu son chef et ses deux sous-officiers au cours d'une contre-attaque très violente, en a rassemblé les éléments et a reconquis, malgré une pente très escarpée, la totalité du terrain.

Sergent PLANTIN, 114^e bataillon de chasseurs : sous-officier plein d'entrain et de courage, faisant preuve sans cesse du plus parfait mépris du danger, atteint mortellement à la tête, ne cessait de crier : « En avant, les enfants, en avant à la baïonnette ! »

Sergent FOUILLOUX, 106^e bataillon de chasseurs : chargé d'assurer la liaison téléphonique des fractions d'attaque de son bataillon avec le poste de commandement est parti avec son équipe en même temps que les troupes de première ligne, a déjoué son fil sous le feu de deux mitrailleuses et des rafales d'obus, encourageant ses chasseurs de la voix et du geste ; a été grièvement blessé en fin de combat.

Sergent CAILLEAUX, 106^e bataillon de chasseurs : gravement atteint d'un éclat d'obus au moment de la charge, a continué à entraîner ses hommes aux cris de : « En avant, c'est pour la France ! »

Sergent COSSET, 106^e bataillon de chasseurs : a pris le commandement de sa section sous le feu de l'ennemi, l'a maintenue jusqu'au soir dans les trous d'obus qu'il organisait en tranchées sous le feu de l'ennemi.

Caporal BALOURDET, 106^e bataillon de chasseurs : après un combat d'une journée entière, blessé à la main gauche, la cuisse droite brisée en deux endroits, une balle dans la main droite et une balle dans le bras droit, est rentré seul dans nos lignes.

Chasseur DEBLADIS, 114^e bataillon de chasseurs : la veille d'une attaque, alors que les mitrailleuses ennemies rendaient le terrain extrêmement dangereux, est allé seul, la nuit, chercher quatre blessés qu'il a rapportés sur son dos.

Chasseur MANSUY, 106^e bataillon de chasseurs : est allé courageusement poser des défenses accessoires en avant des lignes et a rapporté sur son dos un camarade blessé ; a montré à plusieurs reprises le plus grand courage.

Chasseur HOOGE, 106^e bataillon de chasseurs : au cours d'une contre-attaque ennemie, est courageusement resté à son poste près de sa mitrailleuse sous un violent bombardement d'artillerie et de grenades ; a été blessé.

Chasseurs MILLOT et CHATAGNE, 106^e bataillon de chasseurs : quoique blessés, sont restés courageusement à leur poste lors d'une violente contre-attaque ennemie, donnant ainsi à leurs camarades un bel exemple de courage et de dévouement.

Soldats ARNOUX et VALIN, 152^e d'infanterie : très belle attitude au feu ; se sont particulièrement distingués au combat du 24 août, donnant les plus beaux exemples de sang-froid et de bravoure, et encourageant leurs camarades de la voix et du geste.

PREMIER GROUPE DE BOMBARDEMENT : depuis l'expédition de X... sous l'énergique impulsion du lieutenant de vaisseau **CAYLA**, son chef, et des capitaines **BOUCHER DE LA MORLAYE**, **FEQUANT** chefs d'escadrilles, a exécuté des raids militaires à grande portée au-dessus de l'ennemi.

Chef de bataillon ROISIN, commandant des groupes de bombardement : s'est affirmé comme un chef d'aviation de la plus haute valeur dans le commandement d'un groupe important d'escadrilles de chasse et de bombardement. N'a cessé de donner l'exemple en prenant part lui-même, comme pilote, à toutes les expéditions à longue portée et en signalant par sa cranerie dans de nombreux combats contre les avions ennemis.

Capitaine BOUSQUET, escadrille V. B. 105 : pilote de tout premier ordre. A accompli de nombreux bombardements dans des conditions difficiles. S'est proposé pour exécuter des bombardements de nuit à grande distance des lignes et les a réussis.

Lieutenant JAUMAU, escadrille V. B. 105 : depuis son affectation au groupe, a pris part à tous les bombardements effectués.

LESCADRILLE M. F. 29 : a exécuté sous la direction de son chef, le capitaine **HAPPE**, de nombreux bombardements à longue distance au-dessus de l'ennemi, dans les circonstances les plus difficiles et les plus périlleuses, sans se laisser arrêter par les menaces de l'aviation ennemie qu'elle a toujours contre-battue victorieusement.

Capitaine LAFARGUE, 153^e d'infanterie : a combattu vaillamment dans les rangs d'un de nos meilleurs corps d'armée pendant neuf mois. Y a fait preuve d'autant de sens de l'emploi de l'infanterie que de courage. Blessé en mai dernier, a mis à profit sa convalescence pour rédiger sur l'engagement de l'infanterie dans la guerre actuelle des notes dont la haute tenue morale ne le cède en rien à la connaissance du cœur du combattant et de la technique raisonnée de l'armée.

Sergent DESMOULINS, escadrille V. B. 102 : excellent pilote, plein d'allant, d'un sang-froid et d'une hardiesse éprouvée, a participé à de nombreux et périlleux bombardements. Le 20 juillet 1915, au retour d'un bombardement, étant attaqué par deux avions, leur a fait résillement face, forçant par son feu l'un d'eux à atterrir et l'autre à abandonner le combat. A été blessé d'une balle dans le bras au cours de cette affaire.

Sergent TREVENARD, escadrille V. B. 102 : observateur bombardier plein d'allant, de hardiesse et de sang-froid, a participé à de nombreux et périlleux bombardements. Le 20 juillet 1915, au retour d'un bombardement, étant attaqué par deux avions, leur a fait résillement face, forçant par son feu l'un d'eux à atterrir, et l'autre à abandonner le combat. A été blessé d'une balle à la main au cours de cette affaire.

Médecin auxiliaire BOISSIN, 22^e bataillon de chasseurs : particulièrement courageux et dévoué, a assuré son service sous un bombardement intense ; le 20 juillet, a été mortellement atteint par un éclat d'obus dans la tranchée où il se trouvait au milieu des chasseurs dont il soutenait la confiance.

Sergent TROUSSET, 22^e bataillon de chasseurs : sous-officier d'élite, ayant fait l'admiration de ses chefs et de ses hommes ; pendant un bombardement de trois jours, ses emplacements de mitrailleuses ayant été détruits, plusieurs de ses servants ayant été blessés ou enlevés, a conservé quand même la maîtrise de sa section, et, par le feu efficace qu'il a obtenu d'elle, a favorisé la marche en avant de son bataillon.

Sergent JALLET, 22^e bataillon de chasseurs : fortement contusionné et blessé par l'éclatement d'un projectile de gros calibre, mais voyant son chef de section hors de combat, a demandé à prendre le commandement de la section au moment de l'assaut, et l'a conduite à l'attaque avec une énergie et un courage exemplaires.

Sergent LABERTHE, 14^e bataillon de chasseurs : sous-officier très énergique et d'une grande bravoure ; le 22 juillet, a porté ses mitrailleuses en avant de la première ligne sous une grêle de grenades, a ainsi arrêté une contre-attaque ennemie ; a été tué après avoir accompli entièrement sa mission.

Caporal MELLERET, 22^e bataillon de chasseurs : fait prisonnier, est parvenu à se dé-

gager, grâce à son énergie, a ramassé un fusil et a continué à combattre.

Caporal LÉTE, 14^e bataillon de chasseurs : ayant reçu trois blessures pendant un bombardement, a refusé de se laisser évacuer, est retourné prendre le commandement de son escouade, donnant à tous le plus bel exemple du mépris du danger et de la souffrance.

Chasseur MARTIN, 14^e bataillon : a montré les plus belles qualités de courage au cours des attaques des 26 et 27 juillet, sonnant la charge à quelques mètres des tranchées ennemies, et refusant, quoique blessé, de quitter son poste pour continuer à se battre.

Chasseur PRADAT, 14^e bataillon : très belle conduite au feu ; agent de liaison remarquable, dont le courage a fait l'admiration de toute la compagnie, portant des ordres sous un bombardement intense et allant chercher un officier blessé de sa compagnie.

Chasseur BOU, 14^e bataillon : plein d'entrain, de zèle et d'activité, agent de liaison remarquable, portant les ordres sous les bombardements les plus violents ; a fait, en maintes circonstances, preuve du plus grand dévouement.

Chasseur GOUTTEBARON, 22^e bataillon : brave à l'excès, a assuré, sous un bombardement violent, la liaison entre le chef de corps et son chef de peloton ; enlevé par les obus à trois reprises différentes et fortement contusionné, a refusé de se laisser conduire au poste de secours.

Chasseur FOUGERON, 14^e bataillon : apprenant que le personnel d'une mitrailleuse d'un bataillon voisin était très éprouvé, est allé spontanément servir cette pièce ; blessé, n'en a pas moins retiré sa pièce de nos tranchées bouleversées sous un feu violent et à quelques mètres de l'ennemi.

Chasseur LASSEZ-RE, 14^e bataillon : fait sans cesse l'admiration de ses camarades et de ses chefs ; le 4 août 1915, bien que blessé d'une balle à la cuisse, n'en a pas moins contribué à sauver une mitrailleuse enterrée dans nos tranchées bouleversées par un violent bombardement.

Chasseur GIRBAL, 14^e bataillon : chasseur d'un dévouement parfait ; blessé le 27 juillet, n'a été se faire panser que sur l'ordre de son chef ; est immédiatement revenu à son poste ; a été tué en reprenant sa place près de sa mitrailleuse.

Chasseur COLLARD, 22^e bataillon : pris par l'ennemi, a réussi à se dégager et a rejoint immédiatement la ligne de feu pour recommencer à combattre.

Chasseur ROY, 14^e bataillon : brancardier d'un dévouement parfait ; a, sous un violent bombardement, pansé et transporté ses camarades ; blessé une première fois à la jambe a continué son service jusqu'à ce qu'une deuxième blessure grave l'ait rendu indisponible.

Chasseur DUCOURT, 14^e bataillon : placé dans un élément de tranchée destiné à protéger une mitrailleuse, a vu tomber autour de lui cinq de ses camarades, est resté seul pendant plus d'une heure à tirer sur les ennemis qui moutaient dans un boyau et cherchaient à arriver jusqu'à la mitrailleuse.

Sergent ARNAUD, 11^e bataillon de chasseurs : placé avec sa mitrailleuse en batterie à l'extrémité d'un boyau communiquant avec une tranchée ennemie distante de trente mètres, et sa pièce étant mise hors de service, a refait à coups de mousqueton et de grenades des ennemis qui s'avancèrent par le boyau.

Sergent BERNARD, 11^e bataillon de chasseurs : a fait preuve d'un superbe courage en maintes circonstances ; a été mortellement frappé en tête de ses éclaireurs qu'il entraînait à l'assaut.

Sergent DUVILLARS, 11^e bataillon de chasseurs : déjà médaillé pour action d'éclat ; s'est maintenu le 7 août au point le plus avancé d'un boyau démolé, est allé seul à la tombée de la nuit dégager un chasseur blessé et enterré depuis plusieurs heures sous des sacs à terre et des chevaux de frise.

Sergent BERTIN, chasseurs **PHILIPPE**, **HEUSTACHE**, **PERNET-SALLIER**, **BÉRANGER** et **CHAPUIS**, 11^e bataillon de chasseurs : le 7 août, ayant mission de battre un boyau avec leur mitrailleuse, leur pièce ayant été mise hors d'usage, ont pris mousquetons et pétards, ont défendu énergiquement l'entrée du boyau, et, quoique blessés, tous les six très grièvement, ont continué à combattre, et ont tenu l'ennemi en respect jusqu'à l'arrivée des renforts.

Sergent COMTE et **caporal FOURNIER**, 11^e bataillon de chasseurs : depuis le début de la guerre, n'ont cessé de faire preuve du plus parfait sang-froid, d'un dévouement et d'un entrain constants ; à l'attaque du 18 août, ont brillamment entraîné leurs fractions sur la position à enlever ; malgré le bombardement meurtrier et l'explosion de deux fourneaux de mine, les ont promptement ralliés et ont fait face à une violente contre-attaque ennemie.

Caporal fourrier PIERRE, 11^e bataillon de chasseurs : au feu depuis le début de la guerre, s'est précipité avec impétuosité lors d'une attaque sur un groupe de cinq ennemis, en tuant deux et faisant prisonniers les trois autres.

Caporal FUMEX, 11^e bataillon de chasseurs : sous un violent bombardement, a pris le commandement de sa section et la maintenue dans les tranchées conquises, est allé ensuite chercher un de ses camarades grièvement blessé, tombé en avant de nos lignes et l'a ramené dans sa tranchée.

Caporal SAGE, 11^e bataillon de chasseurs : a brillamment entraîné sa section à l'assaut puis s'est porté au-devant de nombreux ennemis qui sortaient de leur abri, les a arrêtés à coups de pétards, en mettant plusieurs hors de combat.

Chasseur NARDIN, 11^e bataillon : chasseur très courageux et d'un entrain remarquable ; le 23 août, à la nuit tombante, s'est spontanément porté au point le plus dangereux d'une tranchée qui venait d'être bouleversée et a arrêté à coups de pétards un groupe d'assaillants qui tentaient d'y pénétrer.

Chasseur BRUCHET, 11^e bataillon : blessé à la face d'un éclat de bombe, a conservé son poste ; a mis hors de combat un officier qui s'avancait en tête de ses hommes, provoquant ainsi un flottement dans la ligne ennemie qui est rentrée dans ses tranchées.

Chasseurs GAUTHIER, DUMAS et BARBIER, 11^e bataillon : chasseurs très courageux et pleins d'entrain ; se sont offerts spontanément pour occuper l'extrémité d'un boyau balayé par les bombes et où plusieurs de leurs camarades venaient d'être tués ou blessés ; ont contenu à coups de pétards une violente attaque ennemie qui cherchait à progresser par ce boyau.

Chasseur DUC, 11^e bataillon : s'était déjà distingué au combat du 5 août ; le 18 août, a occupé avec son escouade un petit fortin à proximité des tranchées ennemies, s'y est maintenu pendant toute l'opération, sous une grêle de bombes, ripostant énergiquement ; n'a quitté cet ouvrage complètement bouleversé que sur l'ordre de son commandant de compagnie.

Chasseur CAPRARA, 11^e bataillon : après une attaque, a réussi à se maintenir pendant une partie de la nuit à proximité de la tranchée conquise que le violent bombardement ennemi avait bouleversée et rendue inutilisable ; a contenu la ligne ennemie à coups de pétards ; n'est rentré qu'au matin.

Chasseur LEDU, 11^e bataillon : engagé volontaire, toujours plein d'entrain, a donné à l'attaque du 18 août le plus bel exemple à ses camarades, en se jetant un des premiers dans un ouvrage ennemi ; blessé quelques jours auparavant, avait refusé d'être évacué.

Chasseur VIALARON, 11^e bataillon : a fait preuve, en maintes circonstances, d'un superbe sang-froid et d'un profond mépris du danger, s'amusant chaque nuit à aller lancer des pétards dans un blockhaus ennemi.

Chasseurs SALLAZ, JAMONT et GAUMONT, 11^e bataillon : ont toujours fait preuve de beaucoup de sang-froid et de courage, même dans les circonstances les plus critiques.

Chasseur PARET, 11^e bataillon : modèle de courage et de dévouement, s'est particulièrement distingué dans les derniers combats.

Chasseur GALLIOZ, 11^e bataillon : le 18 août, s'est distingué par son courage et son ardeur à lancer des pétards contre une forte ligne ennemie qui contre-attaquait violemment, a rapporté sur ses épaules un camarade blessé sous une pluie de pétards.

Chef de bataillon MAUGRAS : a rendu comme chef d'état-major d'une division des services de tout premier ordre, par son intelligence, son activité infatigable, ses facultés d'organisation, son esprit clair et méthodique. A fait preuve d'un admirable sang-froid et d'une grande bravoure dans toutes les affaires auxquelles il a assisté et notamment dans les combats du 2 au 8 septembre.

Lieutenant-colonel DE VERCHERES, commandant l'artillerie lourde d'un secteur : officier supérieur des plus distingués. S'est fait particulièrement remarquer par la maîtrise avec laquelle il a commandé une artillerie divisionnaire dans les combats du mois d'août 1914. S'est de nouveau signalé par la préparation minutieuse et l'habile direction de l'artillerie à l'attaque du 17 novembre et a ainsi puissamment contribué à la progression de notre infanterie.

Chef d'escadron BLANC, 50^e d'artillerie : blessé à la jambe sur son échelle observatoire au combat du 25 août 1914. Son groupe ayant reçu l'ordre de se replier, s'est fait placer sur un avant-train et ne s'est laissé panser qu'après avoir conduit son groupe, au pas et avec calme, à sa nouvelle position.

Sous-lieutenant LEBERT, 31^e d'infanterie territoriale : le 4 août 1915, s'est offert spontanément pour accompagner et encourager par sa présence une patrouille allant fouiller un endroit dangereux en avant de nos lignes et à proximité des tranchées ennemies. A été tué en donnant le plus bel exemple de bravoure.

Capitaine DE POULPQUET, 51^e d'infanterie : officier de première valeur, montrant en toutes circonstances le plus grand mépris du danger. Tué le 9 juillet au moment où il dirigeait les travaux d'aménagement des tranchées occupées par sa compagnie.

Sous-lieutenant BLÉRIOT, 87^e d'infanterie : malgré un violent bombardement, s'est porté vers l'emplacement d'une de ses pièces les plus menacées pour encourager ses hommes. A été tué pendant l'attaque du 17 juillet.

Sous-lieutenant COLZY, 87^e d'infanterie : a été grièvement blessé au cours de l'attaque allemande du 17 juillet alors qu'il résistait avec énergie contre des forces très supérieures. Montant fréquemment sur le parapet de la tranchée, faisant au besoin le coup de feu avec ses hommes, il leur donnait constamment un magnifique exemple de sang-froid et de mépris du danger.

Sous-lieutenant LANGLET, 87^e d'infanterie : durant l'attaque ennemie du 17 juillet, a fait preuve d'une grande énergie et de beaucoup de sang-froid ; encerclé de toutes parts, il réussit, à la tête de son peloton, à faire des prisonniers et à se dégager.

Sous-lieutenant FOUCHER, 87^e d'infanterie : blessé pendant le violent bombardement qui a précédé l'attaque du 17 juillet, est resté à son poste et a dirigé avec énergie et à propos le tir de ses mitrailleuses. N'est revenu à l'arrière que deux jours après, alors que sa blessure s'était aggravée.

Adjudant LALLEMAND, 87^e d'infanterie : le 17 juillet 1915, a réussi par une contre-attaque, à reprendre une partie de la tranchée dans laquelle les Allemands avaient pris pied. S'est maintenu dans cette tranchée, jusqu'à l'arrivée des renforts, malgré l'infériorité numérique des forces dont il disposait.

Sergent DESCARQUES, 87^e d'infanterie : pendant une violente attaque, a maintenu excellent le moral de ses hommes et a été tué près de ses pièces (17 juillet).

Sergent LE FLOCK, 87^e d'infanterie : à l'attaque du 17 juillet, s'est élancé le premier pour repousser à coups de grenades une fraction ennemie qui pénétrait dans la tranchée. Est tombé au bout de quelques instants, épuisé de fatigue, puis, se redressant par un sursaut d'énergie, a tenu tête à l'ennemi pendant six heures, malgré un violent bombardement.

Soldat LEVERT, 120^e d'infanterie : le 3 juillet au soir, a demandé à faire partie d'une reconnaissance qui devait se porter jusqu'aux lignes allemandes. A fait preuve au cours de cette reconnaissance de qualités remarquables d'énergie et d'entrain. A été tué à proximité de la tranchée ennemie.

1^{re} COMPAGNIE DU 128^e D'INFANTERIE : le 23 juin, cette compagnie est partie avec un bel entrain de la première ligne élevée à l'ennemi pour l'attaque de la deuxième ; s'est emparée d'une tranchée ; est restée deux jours et deux nuits dans sa position conquise ; subissant cinq contre-attaques et une appuyée par une projection de pétrole enflammé.

Capitaine ESCAT, 128^e d'infanterie : calme, actif, très énergique. Le 18 juin, s'est lancé avec sa compagnie à l'attaque des tranchées qu'il avait devant lui et qu'il a enlevées, entraînant vigoureusement sa troupe. A été grièvement blessé.

Capitaine ANNESLY, 128^e d'infanterie : officier de la plus grande bravoure ; rentré de convalescence après blessure, a dans une attaque dans les bois, le 20 novembre, enlevé sa compagnie jusque sur la ligne allemande et est tombé glorieusement à quelques pas de celle-ci.

Sous-lieutenant BESSIN, 128^e d'infanterie : officier d'une grande bravoure qui, pour entraîner ses hommes à une attaque, le 19 juillet, s'est élancé debout sur le parapet de la tranchée. Blessé mortellement, est mort en prononçant ces paroles : « Je meurs content, j'ai fait mon devoir. »

Sous-lieutenant MARET, 128^e d'infanterie : chef de section remarquable d'entrain et d'audace ; dans une attaque, le 23 juin, a, avec une rare énergie, porté sa section à l'attaque et lui a fait franchir un glacis de plus de 200 mètres sous un très violent feu de flanc de mitrailleuses et d'infanterie. A pénétré en tête de sa section dans la tranchée ennemie.

Aumônier HENNOQUE, 128^e d'infanterie : est à toute heure dans les tranchées, aux heures surtout où le danger est le plus grand, sachant trouver les mots qui égalent, réconfortent et revivifient les hommes. Dans les journées des 24 et 25 juin, n'a pas hésité à transporter plusieurs blessés sur son dos en l'absence des brancardiers.

Adjudant-chef MALFAIT, 128^e d'infanterie : le 23 juin, a très énergiquement entraîné sa section à l'attaque en lui faisant franchir un glacis de plus de deux cents mètres sous un très violent feu de mitrailleuses et d'infanterie. A été blessé au cours d'une contre-attaque allemande.

Adjudant DEVAUX, 128^e d'infanterie : chef de section aussi brave que modeste. Le 23 juin, a brillamment entraîné sa section à l'attaque en lui faisant franchir un glacis de plus de deux cents mètres sous un très violent feu de mitrailleuses et d'infanterie ; a été grièvement blessé au cours d'une contre-attaque allemande.

Adjudant RICARD, 128^e d'infanterie : sous-officier remarquable. Le 24 juin, après l'enlèvement d'une tranchée allemande, a dirigé les travaux d'organisation de la position conquise sous un feu violent qui a infligé des pertes sensibles à sa section ; a été lui-même grièvement blessé d'une balle qui lui a traversé les deux cuisses.

Adjudant LELEU, 128^e d'infanterie : montre depuis le début de la campagne les plus belles qualités de bravoure et d'endurance. Appelé à prendre, le 25 juin, le commandement d'une compagnie dont tous les officiers étaient blessés, a résolument entraîné ses hommes à l'assaut et les a maintenus dans la tranchée allemande, malgré plusieurs contre-attaques très violentes accompagnées de jets de liquides enflammés.

Sergent THOREL, 128^e d'infanterie : chef de section actif. Le 23 juin, a donné le plus bel exemple de courage en entraînant sa section à l'attaque et en lui faisant franchir un glacis de plus de 200 mètres sous un très violent feu de flanc de mitrailleuses et d'infanterie.

Sergent DHUICQUE, 128^e d'infanterie : le 23 juin, a fait preuve d'une bravoure sans égale ; a rassemblé quelques hommes pour les porter à l'assaut des lignes ennemies ; est tombé glorieusement au moment où, franchissant le parapet, il criait : « En avant ! »

Sergent MAURIN, 128^e d'infanterie : sous-officier d'une bravoure et d'un entrain au-dessus de tout éloge ; a, le 18 juillet, entraîné sa section à l'attaque avec un élan admirable, est arrivé le premier dans la tranchée ennemie dont il a organisé la défense et a été héroïquement tué quelques instants après.

Sergent MARCQ, 128^e d'infanterie : le 18 juillet 1915, revenu au front après avoir été blessé une première fois, a été blessé de nouveau à la tête de sa demi-section ; n'a consenti à quitter son commandement que sur l'ordre de son commandant de compagnie et après avoir reçu successivement quatre blessures.

Caporal BONNEVAL, 128^e d'infanterie : le 17 juillet au soir, a réussi à rétablir la liaison avec l'unité voisine, en passant hardiment sous un barrage ennemi ; le lendemain, marchant en tête de la compagnie pour récupérer les tranchées d'où les Allemands s'enfuyaient, a été frappé d'une balle au front.

Soldat DAMAY, 128^e d'infanterie : dans la tranchée conquise le 23 juin, a sans cesse harcelé l'ennemi de bombes et de grenades.

Blessé trois fois d'éclats de mitrailleuses et non pansé, continuait toujours à remplir sa mission, lorsqu'une quatrième blessure l'a obligé à quitter la tranchée. A fait l'admiration des hommes qui l'entouraient.

Soldat PAJOT, 128^e d'infanterie : étudiant en médecine, faisant fonctions de médecin auxiliaire. Plein de courage et de dévouement. Pendant les attaques des 23 et 24 juin, étant lui-même atteint, a continué sous un bombardement violent, avec le plus grand sang-froid, à donner ses soins aux blessés. Ne s'est laissé emmener lui-même qu'avec difficulté et alors qu'il était incapable de marcher.

Soldat DEBRIL, 128^e d'infanterie : le 23 juin, envoyé avec cinq de ses camarades pour construire un élément de tranchée de flanc, s'est employé activement à cette tâche malgré un feu violent. Tous ses camarades étant tués, a continué le travail, et n'a rejoint la section que vingt-quatre heures après, la construction de la tranchée étant suffisamment avancée.

Chef de bataillon CANCEL, commandant le génie d'une division : chargé d'une reconnaissance des plus périlleuses en vue de déterminer l'emplacement de tranchées sur la lisière d'un bois encore occupé par l'ennemi, a exécuté sa mission sous un feu des plus violents jusqu'au moment où il a été grièvement blessé d'une balle au côté droit. A rejoint le front non complètement guéri. Blessé pour la deuxième fois.

Adjudant BOUSSIN, 134^e d'infanterie : a constamment donné à sa section l'exemple du courage et du dévouement absolu, notamment aux combats des 1^{er} au 10 octobre 1914. A été tué à son poste le 5 novembre 1914 au cours d'un violent bombardement.

Sergent PONCIN, 134^e d'infanterie : le 31 août 1914, a conduit sa demi-section avec le plus grand courage à l'attaque d'un village. Chargé de soutenir la retraite de sa compagnie, est resté à son poste pour remplir sa mission jusqu'au moment où il a été tué.

Sergent GUILLEMAIN, 4^e génie : accompagnant le chef de bataillon et un lieutenant au cours d'une reconnaissance des plus périlleuses, ses deux officiers ayant été simultanément blessés, a fait preuve de calme et de courage en entraînant le chef de bataillon plus grièvement blessé jusqu'à un endroit abrité et en le pansant lui-même.

Sergent PELLETIER, 2^e d'infanterie : sous-officier d'une énergie et d'une bravoure remarquables. A l'attaque du 17 novembre, est arrivé le premier sur le parapet de la tranchée ennemie, bien que blessé d'une balle au front et d'un coup de baïonnette à l'épaule ; a abattu les deux Allemands qui lui faisaient face et ne s'est retiré qu'après avoir reçu une troisième blessure à la cuisse.

Sous-lieutenant PICQ, 10^e génie : jeune officier, plein d'entrain et d'ardeur, qui, en plusieurs circonstances, a donné le plus bel exemple de bravoure et de mépris du danger ; a su communiquer à ses hommes le courage qui l'anime. Est arrivé à gagner de vitesse l'ennemi qui chargeait un fourneau de mine, a pu faire exploser ce fourneau, amenant ainsi l'ensevelissement des pionniers ennemis qui travaillaient au bourrage.

Sous-lieutenant MEFFREY, 275^e d'infanterie : officier brave, courageux et plein d'entrain. Au combat du 14 décembre 1914, est sorti résolument de sa tranchée pour entraîner à l'assaut une section voisine chargée de l'attaque et que la mort de son chef avait rendue hésitante. A été grièvement blessé à la tête.

Soldat BOUFFECHOU, 85^e d'infanterie : jeune engagé de la classe 1917, plein de courage et de sang-froid. A parcouru six fois en neuf jours un terrain sur lequel personne n'avait osé s'aventurer avant lui. N'a été arrêté ni par les coups de feu, ni par les grenades. A rapporté le corps d'un officier tombé glorieusement sur les tranchées ennemies.

Lieutenant BOUVIER, 275^e d'infanterie : officier brave et énergique, animé d'un très haut sentiment du devoir. Au combat du 14 décembre, après avoir à la tête de sa compagnie occupé sous un feu des plus violents une tranchée conquise, a été mortellement frappé au moment où, se haussant au-dessus du parapet pour voir le terrain en avant, il donnait ses ordres. A offert ainsi un bel exemple de courage tranquille et de mépris du danger.

Sous-lieutenant NEYRET, 275^e d'infanterie : officier d'une grande bravoure. Le 27 septem-

bre 1914, dans un combat, a été frappé mortellement au moment où il revenait de donner des ordres à la section de mitrailleuses voisine de sa compagnie.

Sapeur mineur VINCENT, 10^e génie : enseveli dans un fourneau allemand, n'a pas perdu son sang-froid, a travaillé à se dégager des terres qui le recouvraient et n'a été retiré qu'au bout de dix-huit heures, fortement contusionné.

Sapeur mineur FOUCON, compagnie 26/2 du génie : enseveli dans un fourneau de mine à la suite de l'explosion d'un fourneau allemand, n'a pas perdu son sang-froid et a travaillé à se dégager des terres qui le recouvraient jusqu'à ce qu'il ait succombé à l'asphyxie.

Sous-lieutenant HUET, 7^e génie : depuis le début de la campagne, a fait preuve d'un courage et d'un dévouement remarquables. Blessé au cours d'une reconnaissance périlleuse, a tenu à rester sur le front et a dirigé des travaux de sape dans un secteur soumis à un feu intense. A été grièvement blessé le 29 juillet 1915, en surveillant un travail délicat en première ligne.

Colonel DIEBOLD, commandant une brigade : commandant une brigade dans un secteur très dur et dans les circonstances les plus délicates, a mené pendant plus de quatre mois, une bataille de jour et de nuit avec une froide activité et une énergie remarquables. S'est dépensé sans compter jusqu'à épuisement et a refusé de se laisser évacuer.

Lieutenant-colonel CLAUDON, 168^e d'infanterie : excellent chef de corps, sur le front depuis le début de la campagne, s'est particulièrement distingué à la tête d'un régiment, puis d'une brigade. Comme commandant de sous-secteur, a montré de réelles qualités de chef en donnant à tous un bel exemple d'endurance et de ténacité dans les rudes combats soutenus pendant les six derniers mois écoulés.

Lieutenant-colonel TANANT, chef d'état-major d'une armée : a dirigé depuis le début de la campagne le 3^e bureau d'une armée et a fait preuve dans ces fonctions, comme au cours des missions qu'il a remplies sous le feu de qualités de caractère et de décision. S'est particulièrement distingué au cours des journées des 22 et 23 août 1914.

Chef d'escadron COCHET, état-major d'une armée : a rendu depuis le début de la campagne les plus grands services à l'état-major d'une armée et a fait preuve en maintes circonstances d'un remarquable esprit de décision et d'un calme absolu. S'est particulièrement distingué au cours des missions accomplies sur le champ de bataille, le 23 août et le 9 septembre 1914.

Chef d'escadron LEGRAND, 2^e d'artillerie de montagne : a fait preuve du plus grand courage depuis le début de la campagne. Mortellement blessé le 20 septembre 1914, n'a consenti à se laisser emmener qu'après s'être assuré que tout son matériel était en sécurité.

Chef de bataillon PELLEGRI, état-major d'une armée : se trouvant amené fortuitement au cours d'une mission qu'il remplissait comme agent de liaison dans une zone où se livrait un violent combat, s'est employé activement, pour éviter le désarroi, à maintenir tout en ordre et à assurer les liaisons aux différents échelons du commandement. En faisant preuve d'une complète insouciance du danger, d'activité, d'initiative, a montré les qualités d'un officier accompli.

Médecin-major VASSAL, 5^e d'infanterie coloniale : a donné le plus bel exemple de courage stoïque en n'hésitant pas, le 11 août 1915, pendant un violent bombardement, à sortir de son abri pour se porter au devant des blessés et leur donner ses soins. A été grièvement blessé.

Capitaine ALBRECHT, 6^e d'infanterie coloniale : dans les journées des 11 et 12 août a su communiquer à sa compagnie l'esprit d'abnégation et de sacrifice qui l'anime, tenant pendant trente-six heures une position fournie par l'ennemi. A trouvé une mort glorieuse dans la matinée du 13, au cours d'une contre-attaque.

Capitaine CAREME, 6^e d'infanterie coloniale : toujours dispos, toujours prêt pour les missions les plus périlleuses. Blessé une première fois, est resté à son poste. A été mortellement blessé le 11 août en donnant à ses hommes le plus bel exemple de courage au cours d'une violente attaque ennemie.

Capitaine FLEURY, 168^e d'infanterie : officier d'une rare énergie et d'une bravoure remarquable. S'est brillamment conduit aux affaires des 22 et 24 août 1914, donnant le plus bel exemple d'une admirable intrepidité. A été tué le 6 septembre 1914 en conduisant sa compagnie à l'attaque.

Capitaine LAURENT, 5^e d'infanterie coloniale : le 11 août, son chef de bataillon ayant été blessé, a pris le commandement du sous-secteur et, par l'énergie et l'intelligence des dispositions prises, a arrêté et repoussé une forte attaque allemande, regagnant sur l'ennemi plus de cent mètres de tranchées.

Capitaine MARION, 6^e d'infanterie coloniale : malgré un bombardement violent ayant duré six heures aux attaques de l'ennemi qui avait tourné sa position et s'y est maintenu jusqu'à ce qu'un détachement soit venu le dégager. Est tombé mortellement frappé à la fin de la lutte.

Capitaine MATHIEU, état-major d'une armée : blessé grièvement le 22 septembre 1914 à la tête d'un bataillon, est revenu au front avant d'être guéri ; s'est ensuite dépensé sans compter pour des missions topographiques au cours desquelles il a montré le plus grand mépris du danger, afin de rapporter des renseignements toujours utiles et très précis.

Capitaine DE NONVILLE, 168^e d'infanterie : le 13 décembre 1914 a pris brillamment une tranchée allemande et y a maintenu, sous un feu intense, son unité et des fractions voisines privées de leur chef. Blessé des le début de l'action a conservé son commandement pendant cinq heures jusqu'au moment où il a perdu connaissance.

Capitaine PUPIN, 82^e d'infanterie : blessé à la tête d'un bataillon, dans la nuit du 8 au 9 septembre 1914, a conservé son commandement et est resté à son poste pour assurer l'exécution de l'ordre de repli qui venait d'être donné, et, peu après, a été mortellement frappé. Officier d'une grande valeur et d'une bravoure remarquable.

Capitaine THIBAUT, 82^e d'infanterie : officier de grande valeur et d'une bravoure remarquable. Le 31 août 1914, blessé à la gorge et perdant son sang abondamment, a continué à commander sa compagnie jusqu'au moment où il a été mortellement frappé d'un éclat d'obus à la tête.

Lieutenant DESTRIEL, 155^e d'infanterie : le 2 août 1915, commandant de compagnie, attaqué par les gaz enflammés, a organisé avec le plus grand sang-froid la défense de ses tranchées et n'a pas hésité à retourner à son poste de commandement, où il a détruit tous les papiers qui auraient pu servir à l'ennemi.

Lieutenant ETIENNE, 168^e d'infanterie : mortellement blessé au cours d'une offensive hardie, n'a cessé pendant qu'on le pansait d'exhorter ses hommes à avancer coûte que coûte.

Lieutenant HARTMANN, 168^e d'infanterie : commandant une section de mitrailleuses, a porté ses pièces en une offensive hardie jusqu'à proximité des lignes allemandes. Accueilli par un feu terrible est tombé mortellement atteint auprès de ses mitrailleurs. A crié avant d'expirer : « Sauvez les pièces ! »

Lieutenant MAZE, 2^e d'artillerie lourde : n'a cessé de faire preuve depuis le début de la campagne d'une activité et d'une bravoure à toute épreuve. Grièvement blessé le 2 juillet.

LE 2^e BATAILLON DU 147^e D'INFANTERIE : ce bataillon a attaqué avec un entrain remarquable une position ennemie solidement fortifiée, l'a enlevée et a pénétré d'un seul élan jusqu'à la troisième ligne allemande, malgré des feux violents de mitrailleuses et d'artillerie, de front et de flanc.

Lieutenant D'HERAIL DE BRISIS, 147^e d'infanterie : officier d'une haute valeur morale et d'une énergie à toute épreuve. Chargé, avec sa compagnie, d'appuyer l'attaque d'une compagnie de première ligne, a par son impulsion personnelle, décidé du succès. A pris pied sur la position conquise et y a résisté à plusieurs contre-attaques ennemies.

Adjudant DE LONGUEVAL, 147^e d'infanterie : commandant une section de pionniers, est parti à l'assaut de la première ligne allemande avec la première vague d'attaque. A fait des prisonniers, dont l'officier, et a pris les dispositions les plus judicieuses pour retourner la tranchée.

Aspirant SCÉLLIER, 147^e d'infanterie : s'est fait remarquer depuis sa présence au front par son énergie et son courage. A l'attaque du 20 juin, a brillamment enlevé sa section, a dépassé la deuxième ligne allemande, s'est installé à 100 mètres au delà. Est tombé glorieusement sur place au cours d'une contre-attaque ennemie.

Sergent VERNES, 147^e d'infanterie : s'est présenté comme volontaire pour commander pendant plusieurs nuits des reconnaissances dangereuses. A été blessé grièvement au cours de l'une d'elles, en a néanmoins conservé le commandement jusqu'au bout, l'a ramené dans nos lignes et a tenu à faire son rapport au commandant de compagnie avant de se laisser évacuer.

Sergent GRENOT, 147^e d'infanterie : sous un feu croisé de mitrailleuses très violent, s'est porté à l'attaque d'un fortin ennemi. A été tué près du réseau de fils de fer.

Caporal DEMATSONS, 147^e d'infanterie : sous un feu croisé de mitrailleuses très violent, s'est porté à l'attaque d'un fortin ennemi. A été tué près du réseau de fils de fer.

Caporal CHAPET, 147^e d'infanterie : sur le front depuis six mois, a toujours fait preuve de beaucoup de courage et de sang-froid. Le 5 avril, a rapporté dans les lignes françaises son chef de section blessé. Le 21 juin, a exécuté plusieurs patrouilles très périlleuses pour reconnaître une tranchée ennemie. A rempli complètement sa mission et a été grièvement blessé au cours de son exécution.

Soldat MALLET, 147^e d'infanterie : au moment de l'attaque d'un autre régiment que le sien, s'est offert à partir avec quatre bombes dans les mains, et a fait sauter la mitrailleuse allemande qui prenait les tirailleurs d'enfilade.

Chef de bataillon BOURGEOIS, 272^e d'infanterie : officier remarquable et d'une rare énergie. Blessé, le 24 juin, d'un éclat d'obus à la tête, alors que son poste de commandement était soumis depuis quelques jours, à un bombardement des plus violents ; n'a quitté son poste qu'après avoir assuré le commandement de son bataillon.

Chef de bataillon MOSSMANN, 272^e d'infanterie : durant les attaques du 20 au 26 juin 1915, a fait preuve d'une grande énergie en restant pendant quarante-huit heures à la tête de son bataillon, bien que blessé d'un éclat d'obus au pied.

Capitaine QUENTIN-BAUCHART, 272^e d'infanterie : s'est trouvé avec sa compagnie pendant huit mois dans des circonstances particulièrement critiques. Par sa belle attitude au feu, sa bravoure et son courage, joints à une mâle énergie, a su maintenir sa compagnie à hauteur de toutes les épreuves.

Capitaine DELATRE, 272^e d'infanterie : officier de beaucoup de valeur, ayant une grande autorité sur ses hommes. S'est trouvé avec sa compagnie pendant huit mois dans des circonstances particulièrement critiques. Par sa belle attitude au feu, sa bravoure et son courage, joints à une mâle énergie, a su maintenir sa compagnie à hauteur de toutes les épreuves.

Médecin-major CHAILLY, 272^e d'infanterie : depuis le début de la guerre, a dirigé le service médical du régiment avec une grande compétence. A fait preuve d'une réelle bravoure en allant visiter les hommes dans les tranchées, quoique souffrant. A montré une indomptable énergie en continuant à assurer son service, dans des conditions particulièrement difficiles. Blessé le 20 juin, ne s'est laissé évacuer que sur l'ordre du médecin divisionnaire.

Sous-lieutenant PERRUISSEAU-CARRIER, 272^e d'infanterie : sur le front depuis le début de la campagne, a fait preuve dans les circonstances les plus difficiles, d'un sang-froid et d'une énergie au-dessus de tout éloge. Le 21 juin, lors d'une contre-attaque faite par l'ennemi, a, par son exemple, entraîné sous un feu violent de bombes et de grenades, la troupe qu'il commandait et a ainsi puissamment contribué à repousser l'ennemi.

Sous-lieutenant GUIDEZ, 272^e d'infanterie : officier très énergique, sur le front depuis le début de la guerre. Chargé de faire une reconnaissance dans un terrain très dangereux, a accompli sa mission avec intelligence et une très grande bravoure. Grièvement blessé, est mort des suites de sa blessure.

Sous-lieutenant MOUVEAU, 272^e d'infanterie : officier très énergique et d'une remar-

quable bravoure, qui se dépense sans compter aux endroits les plus dangereux. Sait communiquer à ses hommes la belle ardeur dont il a fait preuve en maintes circonstances.

Adjudant RUHAUD, 272^e d'infanterie : le 21 juin, lors d'une contre-attaque faite par l'ennemi, a, malgré une blessure reçue à la face, gardé le commandement de sa section et contribué par son sang-froid et son énergie à enrayer la contre-attaque ennemie.

Adjudant RATTIER, 272^e d'infanterie : durant les attaques du 20 au 26 juin, a commandé sa section dans une tranchée soumise à un violent bombardement et plusieurs fois détruite. A su, grâce à son énergie, maintenir chacun à sa place. A été blessé mortellement en observant au-dessus du parapet.

Sergent GRESSIER, 272^e d'infanterie : le 21 juin 1915, lors d'une attaque faite par des troupes d'un autre corps, n'a pas hésité à franchir le parapet pour se mettre à leur tête et combattre avec elles. A été blessé deux fois.

Sergent MORO, 272^e d'infanterie : durant les attaques du 20 au 26 juin, chargé de diriger les travaux de construction d'une tranchée, dans un terrain soumis à un violent bombardement, a, par son exemple et sa belle attitude, doublé l'ardeur de ses hommes. A été grièvement blessé en observant au-dessus du parapet de la tranchée.

Sergent BUREAU, 272^e d'infanterie : le 21 juin 1915, lors d'une attaque faite par des troupes d'un autre corps, n'a pas hésité à franchir le parapet pour se mettre à leur tête et combattre avec elles.

Sergent HOLLEVILLE, 272^e d'infanterie : le 22 juin, un blockhaus de mitrailleuses, voisin de celui qu'il occupait, ayant été détruit par un obus, le chef de pièce et les deux servants ayant été blessés, est allé dégager la pièce enfouie malgré la violence du bombardement et d'un feu d'infanterie des plus intenses, et a remis la pièce en batterie. A montré un complet mépris du danger et un sang-froid remarquable.

Caporal BONVALLET, 272^e d'infanterie : durant les attaques du 20 au 26 juin, désigné comme chef de demi-section, a montré le plus grand sang-froid et une rare énergie dans une tranchée soumise à un violent bombardement, donnant ainsi à tous un bel exemple de courage. A été mortellement blessé.

Caporal BAUDINIÈRE, 272^e d'infanterie : placé à un poste des plus périlleux, y est resté pendant six jours, du 20 au 26 juin, malgré un feu particulièrement violent d'artillerie et d'infanterie. A donné à ses hommes un bel exemple de courage et d'énergie. A été grièvement blessé.

Soldat PETIT, 272^e d'infanterie : d'une bravoure et d'un courage remarquables. Tireur excellent, a, pendant les attaques de l'ennemi dans les journées des 21, 22 et 23 juin 1915, occupé un poste des plus périlleux au-dessus du parapet et a tué de sa main plusieurs ennemis.

Lieutenant BOUDREAU, 103^e d'infanterie : sur le front depuis le 27 août 1914, a pris part à tous les combats dans lesquels le régiment a été engagé. Officier calme et énergique, particulièrement affectueux de ses hommes, a été tué dans une tranchée avancée que sa section organisait sous le feu de l'ennemi.

Lieutenant GOUYOU, 124^e d'infanterie : officier d'une très grande bravoure et d'un dévouement absolu. S'est particulièrement distingué, le 4 novembre 1914, au combat de X..., en entraînant sa section à l'assaut sous un feu des plus violents. Blessé très grièvement a engagé ses hommes à marcher de l'avant. A, sur sa demande, rejoint le front, avant complète guérison.

Sergent ROILLON, 124^e d'infanterie : passé comme volontaire de l'artillerie dans l'infanterie, a fait preuve de beaucoup d'allant et de courage. A fait partie, comme volontaire, de toutes les patrouilles faites dans sa compagnie. Dans la nuit du 24 au 25 août 1915, malgré l'intensité de la fusillade et de la canonnade, a réussi à maintenir en place, les travailleurs qu'il dirigeait. Blessé, a demandé à ne pas être évacué.

Caporal CAPEL, 124^e d'infanterie : dans la nuit du 24 au 25 août 1915, chef de patrouille très audacieux, ayant reçu la mission délicate de couvrir les travailleurs, en se portant à la lisière d'un bois très rapproché et que l'on supposait occupé par des postes ennemis, n'a

pas hésité à se porter en avant, s'est précipité dans le bois malgré les coups de feu qu'il recevait à quelques mètres. A obligé le poste allemand à s'enfuir, a pris sa place, remplissant ainsi complètement sa mission.

Soldat GIBON, 124^e d'infanterie : le 25 août 1915, assez grièvement blessé par un éclat d'obus, a demandé à continuer son travail dans la tranchée avancée en cours d'exécution. Ne s'est laissé diriger sur le poste de secours que sur l'ordre formel de son chef de section.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

A la dignité de grand officier,

Général de division CURÉ, commandant un corps d'armée : officier général d'une valeur professionnelle éprouvée et qui, par sa bravoure personnelle et l'élévation de ses sentiments, s'est imposé à l'estime et a gagné la confiance de ses subordonnés. Commande avec une parfaite distinction un corps d'armée qui a participé à de très nombreuses affaires et a obtenu des succès importants.

Général de division BRULARD, très beaux états de services antérieurs. A fait preuve, au cours de la campagne, à la tête d'une division, en toutes circonstances, notamment, en février 1915, des plus solides qualités d'énergie, de sang-froid et de compréhension des nécessités tactiques.

Général de division QUIQUANDON : après s'être signalé par son entrain et sa bravoure à la tête d'une brigade, a fait preuve, dans le commandement d'une division, des plus belles qualités de sang-froid et d'énergie, dans des circonstances délicates, notamment fin avril 1915.

Médecin inspecteur général CHAVASSE, directeur général du service de santé des armées : par sa haute compétence technique, par sa connaissance exacte et complète des nécessités militaires, par son activité inlassable et son esprit d'organisation, a su donner à l'ensemble du service de santé des armées l'impulsion la plus heureuse et a ainsi rendu les plus signalés services.

Au grade de commandeur.

Général de brigade DE LAPORTE D'HUSTE, commandant une division : belles aptitudes de chef et vigoureuses qualités de soldat. A donné, en toutes circonstances, à la tête d'une brigade, puis d'une division, des preuves d'énergie, de vigueur et de sens tactique.

Général de division PILLOT : dans la conduite d'une brigade, puis d'une division, s'est affirmé comme un chef d'une rare énergie et d'une grande expérience.

Général de brigade TROUCHAUD, commandant une division : magnifiques services antérieurs. A été, au début de la campagne, un chef de corps très apprécié par sa froide bravoure et son beau sang-froid. Blessé et revenu sur le front à peine guéri, a fait preuve, à la tête d'une brigade, dans des opérations particulièrement délicates, d'une grande expérience et des meilleures qualités manœuvrières.

Général de brigade ESTÈVE, du cadre de réserve : a fait preuve de la plus belle bravoure et d'un superbe allant à la bataille de la Marne. A été grièvement blessé en conduisant sa brigade à l'attaque.

Colonel BERTRAND, commandant une brigade d'infanterie : engagé volontaire en 1870 ; s'est toujours montré, au cours de cette campagne, alerte, vigoureux et plein d'entrain ; par sa bravoure, son sang-froid et son initiative, a obtenu les meilleurs résultats dans les affaires auxquelles il a pris part.

Général de division BIGOT : commande une division depuis le début de la campagne avec beaucoup de pondération et de doigté. A montré beaucoup de calme dans les affaires auxquelles sa division a pris part.

Général de division VARIN, commandant une division de cavalerie : chef de cavalerie vigoureux et ardent, qui a montré beaucoup de méthode dans la guerre de tranchées et qui a dirigé avec vigueur et habileté les attaques d'une troupe de toutes armes.

Général de division DEPREZ, commandant un corps d'armée : bel exemple de toutes les vertus militaires ; sait communiquer à ses inférieurs son haut sentiment du devoir et son ardeur. Par la fermeté de son caractère et son ardente activité, a su faire d'une division très éprouvée une très bonne unité de combat. Commande un corps d'armée avec beaucoup de méthode et de sagacité.

Général de brigade PELLE, faisant fonctions de major général des armées du Nord-Est : grâce à une merveilleuse faculté d'assimilation et à une puissance de travail exceptionnelle, jointes aux plus belles qualités de tact et de bon sens, assure de la façon la plus brillante les lourdes et délicates fonctions de major général.

Général de brigade RINGENBACH, commandant le génie d'une armée : joint à une haute compétence technique une activité et une ardeur infatigables. S'est dépensé sans compter dans les divers travaux de défenses organisés dans l'armée.

Général de division COUTANCEAU : a montré la plus grande activité et la plus louable énergie à la mise en état de défense de sa place. A ensuite prêté un concours efficace et empressé aux unités de campagne opérant dans le voisinage de cette place.

Général de brigade TATIN : déploie, depuis six mois, dans le commandement d'une brigade, de grandes qualités d'activité et d'énergie. Le 25 septembre 1915, a bien préparé et conduit l'assaut de ses troupes contre des positions ennemies fortement retranchées.

Général de brigade MAZILLIER, commandant une division : s'est affirmé, dès le début de la campagne, comme un chef de corps de premier ordre. Commande, depuis sept mois, une division avec une véritable maîtrise. A fait déjà rendu les services les plus distingués à Madagascar et au Maroc.

Général de brigade MICHARD : très beaux services aux colonies. A été blessé et cité au cours de la campagne. Revenu sur le front à peine guéri, commande une brigade avec beaucoup de conscience et poursuit l'exécution de toute mission avec entrain et fermeté.

Intendant militaire NOGUÈS : nombreuses campagnes coloniales. S'est toujours fait remarquer par son esprit de prévision et sa sagacité inventive. A dirigé de la manière la plus remarquable les services de l'intendance d'un corps d'armée pendant les douze premiers mois de la campagne.

Médecin inspecteur LAFAGE : organisateur et administrateur expérimenté, a fait face avec décision et sang-froid, aux difficultés du début de la campagne. A toujours montré beaucoup de vigilance et d'activité dans la surveillance des divers organes militaires du corps d'armée.

Général de division MAUGER : officier général de grand mérite, très modeste et très consciencieux. A compris son rôle de gouverneur d'une place avec un esprit d'abnégation de l'ordre le plus élevé. Se dépense aujourd'hui, sans compter, dans un emploi moins brillant et rend les plus grands services dans des travaux d'organisation défensive.

Contrôleur général ALOMBERT-GOGET.

Au grade d'officier.

Général de brigade CADOUX : officier général vigoureux et d'une grande activité. Sur le front depuis le début de la campagne, a su inspirer confiance à ses troupes et a fait preuve de belles qualités professionnelles dans l'organisation de son secteur.

Général de brigade STREICHER : officier général possédant de beaux états de services, qui s'est signalé par ses qualités militaires et a fait preuve au cours de la campagne du plus grand dévouement. Blessé le 6 septembre 1914.

Général de brigade TOULORGE : chargé de de renouveler les attaques contre une ligne ennemie très solidement organisée et opiniâtrement défendue, a pris le commandement des troupes déjà éprouvées par les efforts des jours précédents, a remarquablement préparé et organisé une nouvelle attaque qui a réussi à enlever trois lignes successives de tranchées ennemies, à s'y installer et à s'y maintenir.

Général de brigade JANIN : officier général remarquablement doué et très instruit. A été placé, dès le début de la campagne, à la tête d'une brigade qu'il a conduite de la façon la

plus brillante sur la Marne et sur l'Yser. S'est mis ensuite avec aisance et rapidité au courant des fonctions délicates d'aide-major général.

Général de brigade DUPOUR, commandant une division : officier général de haute valeur. S'est dépensé sans compter dans tout le cours de la campagne. Plein de calme et de sang-froid, d'un beau courage sous le feu.

Général de brigade BOULANGÉ, commandant une brigade : a dirigé très brillamment pendant plusieurs jours, avec la plus grande ténacité et la plus grande énergie, les attaques d'un secteur, les renouvelant d'une façon inlassable, obtenant de ses troupes le plus grand entrain et les plus remarquables efforts ; a ainsi réussi à faire enlever trois lignes de tranchées ennemies, à s'y installer et à s'y maintenir.

Général de brigade GOUZIL, commandant une brigade de cuirassiers : ne cesse de faire preuve à la tête de sa brigade de très sérieuses qualités de commandement.

Général de brigade PRAX, commandant une division : officier général de valeur, ayant de l'autorité, de la méthode, et ayant très bien commandé sa brigade. Commande bien sa division.

Général de brigade SIBEN, commandant une brigade : officier général de valeur qui a très bien organisé son secteur et qui s'occupe très activement des troupes sous ses ordres, maintenant par son exemple leur moral à un niveau élevé.

Intendant militaire LAURENS : haut fonctionnaire de la plus grande compétence qui joint à de solides aptitudes d'organisateur, un esprit de prévision toujours en éveil.

Intendant militaire DUHAMEL : dirige depuis le début de la campagne le service de l'intendance d'un corps d'armée. D'une activité inlassable, d'une grande compétence, d'un remarquable esprit de prévoyance, sachant se tirer d'affaire dans les circonstances les plus difficiles. A toujours réussi à satisfaire aux besoins des corps et services.

Général de brigade CHENE, section de réserve, commandant du camp du Ruchard.

Lieutenant-colonel ADAM, 3^e mixte de zouaves et tirailleurs : officier supérieur de haute valeur, commandant son régiment avec beaucoup d'autorité et de bravoure. Très actif, animé au plus haut point de l'esprit de devoir, se fait remarquer par son esprit d'ordre, de méthode et ses qualités d'organisateur. Blessé le 4 septembre 1914.

Chief de bataillon GILLMANN, 174^e d'infanterie : excellent officier qui commande son bataillon avec autorité et qui, le 23 mai 1915, l'a conduit, en exaltant par son courage personnel ses hommes à l'attaque. A été blessé.

Colonel de SUSBIELLE, commandant une brigade : brillant officier supérieur ayant de beaux états de services, et qui, dans des circonstances difficiles a commandé sa brigade avec savoir, énergie et bravoure.

Chief de bataillon DUGAS, 202^e d'infanterie : officier exerçant sur ses hommes un grand ascendant par la fermeté et la dignité de son caractère, sa froide bravoure, ses connaissances techniques et sa très haute conscience de ses devoirs militaires. Blessé deux fois au cours de la campagne ; après la 2^e blessure assez légère n'a interrompu son commandement ni pendant ni après l'action.

Lieutenant-colonel BOULLE, 222^e d'infanterie : officier supérieur de mérite ayant de nombreuses campagnes et qui commande parfaitement son régiment. S'est montré en toutes circonstances un chef de corps plein de décision, énergique et brave.

Colonel THOMASSIN, 372^e d'infanterie : excellent chef de corps. Sur le front depuis treize mois, n'a cessé de faire preuve de belles qualités d'énergie et de courage. A conduit son régiment au feu en toutes circonstances avec la plus grande bravoure.

Capitaine LANCELOT, 102^e d'infanterie : officier vigoureux, excellent instructeur, animé d'un très bon esprit. Nombreuses campagnes antérieures. A très bien commandé sa compagnie sous le feu au début de la campagne et a été blessé le 22 août 1914.

Chief de bataillon MARTIN, 73^e d'infanterie : excellent officier supérieur, ancien de services et qui a fait preuve, dans le commandement de son bataillon, de très sérieuses qualités militaires : vigueur parfaite, compréhension des situations, grande bravoure.

Colonel DUCROT, commandant une brigade : excellent chef de corps, de caractère ferme et énergique, ayant une grande expérience de la troupe et s'employant avec une très active compétence.

Colonel DUTREUIL, 212^e d'infanterie : blessé au début de la campagne. Donne toute satisfaction dans le commandement de son régiment depuis qu'il est revenu sur le front.

Chief de bataillon REGNAUD, 134^e d'infanterie : a montré, le 7 juillet dernier, les plus belles qualités de chef en dirigeant les attaques de son bataillon qui a réussi à reprendre une partie des tranchées occupées par l'ennemi. Blessé au début de la campagne.

Lieutenant-colonel GUERRY, 274^e d'infanterie : chef énergique, dévoué, expérimenté, qui, depuis le début de la campagne, n'a cessé de faire preuve des plus belles qualités militaires. A su, par son autorité et son exemple, communiquer à son régiment le feu sacré qui est en lui et l'a mené au feu en diverses circonstances, notamment le 12 septembre 1914, avec la plus grande vigueur et un complet mépris du danger.

Capitaine SIMONDET, 1^{er} zouaves de marche : brillants états de services antérieurs. Au cours de la campagne actuelle, s'est fait remarquer par ses belles qualités militaires et sa superbe attitude au feu.

Chief de bataillon MARGUET, 43^e d'infanterie : officier supérieur d'une énergie exceptionnelle ; qui a pris part aux opérations du premier mois de la campagne et a été évacué pour maladie consécutive à de nombreuses campagnes coloniales. Est revenu deux fois sur le front, malgré l'avis des médecins, donnant ainsi le plus bel exemple du sentiment du devoir.

Lieutenant-colonel BLAVIER, 342^e d'infanterie : officier supérieur qui possède de beaux services de guerre. Très vigoureux et très énergique. Commande son régiment avec jugement, fermeté et bienveillance. Cité à l'ordre de l'armée pour la part brillante qu'il a prise à la tête de son bataillon, lors de l'enlèvement d'une position ennemie fortement défendue.

Chief de bataillon CREUSY, 104^e d'infanterie : officier vigoureux et énergique qui a fait preuve, dans les combats de février et de mars 1915, de réelles qualités militaires et de beaucoup de courage. A été très grièvement blessé le 3 avril 1915.

Chief de bataillon DESMAZES, 358^e d'infanterie : officier supérieur du plus grand mérite et d'une énergie à toute épreuve. Ayant pris, comme capitaine, le 21 août 1914, sous le feu et dans des circonstances très difficiles, le commandement de son bataillon, dont le chef venait d'être blessé, a fait preuve des plus belles qualités militaires ; s'est de nouveau signalé aux combats des 24 septembre 1914, 28 février, 2 et 8 mars 1915. Montre journellement, depuis cette époque, les mêmes brillantes qualités dans l'organisation et la défense d'un secteur particulièrement délicat, à proximité immédiate de l'ennemi.

Lieutenant-colonel DE LABROUHE DE LABORDERIE, 259^e d'infanterie : chef de corps à hauteur de son commandement, qu'il exerce avec distinction. S'est bien montré au feu, où il a affirmé des qualités d'énergie et de ténacité.

Chief de bataillon FORLOT, 311^e d'infanterie : officier supérieur comptant de nombreuses campagnes et qui s'est distingué au cours de la guerre actuelle par son allant, son intelligence et sa bravoure.

Chief de bataillon ANTOINE, 414^e d'infanterie : officier supérieur ayant de beaux états de services et qui s'est acquis de nouveaux titres au cours de la campagne.

Lieutenant-colonel DENNINGER, 211^e d'infanterie : au front depuis neuf mois, a pris part à toutes les opérations de guerre du 11 août au 30 avril, où il a commandé son régiment avec énergie et fermeté et n'a dû le quitter que terrassé par la maladie.

Chief de bataillon ESTÈBE, 92^e d'infanterie : officier ancien de services et qui commande son bataillon avec beaucoup de conscience et de dévouement.

Colonel FRISCH, 122^e d'infanterie : excellent chef de corps. Beaux services avant et pendant la campagne actuelle.

Chief de bataillon BAUDOUIN, 45^e d'infanterie : excellent officier supérieur, ayant de beaux services antérieurs. Sur la brèche depuis le début. Plein d'ardeur et de dévouement.

Chief de bataillon MARTIN, commandant le 253^e d'infanterie : officier supérieur ayant de magnifiques services de guerre et qui commande avec décision et intelligence. Belle attitude au feu.

Lieutenant-colonel RICHARD, 371^e d'infanterie : chef de corps très méritant qui s'est acquis de nouveaux titres par les belles qualités militaires dont il a fait preuve au cours de la campagne.

Chief de bataillon DOU, 203^e d'infanterie : très bon chef de bataillon, beaucoup d'autorité et d'expérience ; belle conduite au combat du 7 septembre 1914, où il a été blessé à la tête de sa compagnie et où il a fait preuve de qualités sérieuses de commandement. Courage et sang-froid.

Chief de bataillon CALLET, 4^e mixte de zouaves-tirailleurs : officier supérieur de grande valeur sous tous les rapports. Vigoureux et actif, commande son bataillon avec autorité. L'a conduit au feu avec beaucoup d'entrain dans des circonstances difficiles.

Chief de bataillon LAMBIN, 120^e d'infanterie : très méritant par ses services antérieurs. S'est acquis de nouveaux titres au cours de la campagne. Chef de bataillon brave et énergique. A été blessé le 7 avril 1915.

Capitaine FREYNE, 238^e d'infanterie : brave officier, donne l'exemple de toutes les vertus militaires.

Capitaine HEINON, 4^e d'infanterie : d'une bravoure exceptionnelle ; deux fois blessé. S'est toujours fait remarquer par son entrain et son énergie.

Chief de bataillon CASSAN, 164^e d'infanterie : officier supérieur qui compte de nombreuses campagnes, et qui a donné au cours de la guerre actuelle maintes preuves d'énergie, de courage et de sang-froid.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Sergent POMES, 12^e d'infanterie : sous-officier très courageux qui, pendant les journées des 18, 19, 20 et 21 septembre 1914, a maintenu sa section sous un feu des plus violents et qui n'a quitté son commandement qu'après avoir reçu une 3^e blessure grave à la tête.

Soldat POMBOURCO, 267^e d'infanterie : sujet méritant. Blessé le 28 août 1914 à son poste de combat dans la défense du passage d'une rivière.

Soldat GRANDMAITRE, 251^e d'infanterie : belle attitude au feu. A été blessé grièvement au bras droit le 6 octobre 1914.

Sergent FÉRAUD, 19^e compagnie d'aéroliers de campagne : étant observateur en ballon captif, a fait preuve à plusieurs reprises des plus belles qualités de courage et de sang-froid en continuant ses observations et ses transmissions à l'artillerie sans un instant de défaillance, notamment les 24 juillet et 1^{er} août 1915, alors que le ballon était l'objet d'un tir fustant très précis. N'a cessé ses observations le 1^{er} août que lorsque le ballon était criblé d'éclats. Blessé lui-même, a dû être ramené à terre.

Caporal CONSTANS, 6^e bataillon de chasseurs : très belle conduite au feu ; s'est distingué dans tous les combats livrés par le bataillon. Grièvement blessé au moment où il entraînait ses hommes sous le feu des mitrailleuses.

Soldat PIÉRANTONI, 6^e bataillon de chasseurs : très bon chasseur, toujours volontaire pour les missions périlleuses. Grièvement blessé, le 15 juin 1915, en faisant courageusement son devoir.

Soldat SIMEONI, 6^e bataillon de chasseurs : sujet très méritant, d'une belle tenue au feu. Grièvement blessé le 13 juin 1915, à son poste de combat.

Soldat LAGOUTTE, 79^e territorial d'infanterie : excellent esprit ; soldat modeste qui a fait en toutes circonstances vaillamment son devoir. Grièvement blessé le 21 mai 1915.

Soldat MEGERBI MOHAMMED, 1^{er} mixte de zouaves et tirailleurs : mitrailleur, a montré depuis le début de la campagne un calme et un courage remarquables. Blessé grièvement, le 1^{er} octobre 1914, d'un éclat d'obus qui lui enleva une partie de la main, continua à servir sa pièce de sa main valide.

jusqu'au moment où les forces l'abandonnèrent.

Soldat POTTIER, 29^e bataillon de chasseurs : chasseur ardent et brave. Blessé une première fois, le 8 septembre 1914, et revenu au feu, a été de nouveau très grièvement blessé, le 8 avril 1915, à son poste d'observation comme guetteur volontaire.

Adjudant GIUSTINIANI, 55^e d'infanterie : blessé une première fois pendant qu'avec sa section il installait un barrage dans une tranchée ; est resté à son poste, ne cessant de montrer l'exemple du courage à ses hommes, et a été atteint une seconde fois d'une grave blessure qui l'a mis hors de combat.

Adjudant-chef DIUZET, 48^e d'infanterie : adjudant-chef très vigoureux, très énergique. S'est toujours admirablement comporté, en particulier le 29 août 1914 où il a été grièvement blessé.

Caporal LE TROQUER, 70^e d'infanterie : soldat d'un grand courage. S'acquitta en plusieurs circonstances, avec succès, de missions périlleuses, notamment au combat du 6 septembre 1914 où il fut blessé à la tête en portant à son commandant de compagnie un ordre du chef de bataillon.

Adjudant-chef CALME, 71^e d'infanterie : excellent sous-officier qui a très bien commandé sa section. Blessé très grièvement d'un éclat d'obus le 8 septembre 1914.

Sergent FORMENTAL, 8^e bataillon de chasseurs : très bon sujet. A eu la cheville traversée par une balle ennemie le 22 janvier 1915 en se portant à l'attaque d'une tranchée ennemie dans laquelle il a réussi à amener sa demi-section malgré le feu très violent de l'ennemi.

Soldat VINCENT, 146^e d'infanterie : bon soldat, dévoué et brave. Grièvement blessé en faisant vaillamment son devoir le 20 août 1914.

Soldat ALLARD, 26^e d'infanterie : grenadier d'un courage hors ligne. Sa section étant violemment attaquée et le chef de section ayant été tué, a arrêté l'ennemi à l'entrée d'un boyau par un feu violent de grenades. A ensuite essayé de ramener son chef de section sur son dos et, n'y étant pas parvenu par suite du feu d'une mitrailleuse, est retourné le chercher de nuit avec une décision et une audace remarquables.

Canonnier BENDETTI, 60^e d'artillerie : téléphoniste d'une conduite et d'une bravoure à toute épreuve. Blessé une première fois à la main, a demandé à ne pas être évacué. Très grièvement blessé à son poste le 13 novembre 1914.

Soldat PHILIPPE, 227^e d'infanterie : excellent soldat. Blessé une première fois en décembre 1914. Blessé une deuxième fois le 22 avril 1915 alors qu'il faisait son service de guetteur.

Soldat BONNECARRÈRE, 88^e d'infanterie : jeune soldat de la classe 1914, plein de zèle et de dévouement. Grièvement blessé le 10 janvier à la prise des tranchées ennemies.

Sergent-major HUBERT, 147^e d'infanterie : sous-officier remarquable, de sentiments très élevés, d'un exemple constant de bravoure et de dévouement pour ses hommes. Blessé grièvement, le 7 septembre 1914, en cherchant à couvrir le corps de son capitaine blessé dont il était venu prendre les ordres.

Soldat VINAY, 110^e territorial d'infanterie : sujet méritant, très dévoué, conscient de ses devoirs. Grièvement blessé dans la nuit du 29 au 30 avril 1915, au cours d'un travail de renforcement d'un ouvrage de première ligne.

Caporal REY, 210^e d'infanterie : gradé intelligent, dévoué, volontaire pour les missions les plus périlleuses. Blessé grièvement en prenant un croquis des lignes allemandes, dans un secteur extrêmement dangereux.

Sergent SCULFORT, 35^e d'infanterie coloniale : le 16 juillet 1915, grièvement atteint par l'explosion d'une torpille aérienne qui avait tué deux de ses hommes et blessé plusieurs autres, a donné un magnifique exemple d'abnégation en faisant tout d'abord dégager ses subordonnés ensevelis sous les décombres et n'a consenti à se rendre au poste de secours que sur l'ordre formel de ses chefs.

Sergent CORNET, 35^e d'infanterie coloniale : le 26 août 1914, ayant eu la cuisse traversée par une balle, est resté dans le rang et a continué de combattre jusqu'à la nuit sans se faire panser. A obtenu, sur ses instances, de

ne pas être évacué, et est resté au corps en se contentant de pansements et d'exemptions pendant les repos. Blessé de nouveau, le 19 juillet 1915, par un éclat d'obus à la main droite alors qu'il dirigeait un travail de terrassement sous un feu violent.

Sergent CAMPAS, 38^e d'infanterie coloniale : aussi modeste que brave. Blessé grièvement, le 28 juillet 1915, a supporté stoïquement ses souffrances et a répondu à son chef de bataillon qui l'encourageait : « Depuis un an, je fais mon devoir ; il faut que chacun fasse comme moi ». A eu l'avant-bras gauche emporté.

Sergent-major COLOMBANI, 34^e d'infanterie coloniale : sous-officier d'un moral admirable. Malgré une première blessure sérieuse reçue à l'épaule au début du combat du 7 septembre 1914, est resté à la tête de sa section. Blessé une deuxième fois à la jambe en portant sa section en avant, n'a pas abandonné le commandement de celle-ci, à la tête de laquelle il a reçu une troisième blessure grave au genou qui l'a immobilisé.

Caporal MAESTRI, 119^e d'infanterie : très bon gradé qui a fait preuve de courage et d'énergie. Grièvement blessé, a dégagé son sergent et un de ses camarades ensevelis sous un éboulement.

Caporal FLORY, 319^e d'infanterie : venant avec sa compagnie de participer à l'enlèvement d'une tranchée ennemie, a pris le commandement de huit de ses camarades, a arrêté un retour offensif de l'ennemi dans un boyau, tuant quatre Allemands, faisant un prisonnier et mettant les autres en fuite.

Sergent PION, 16^e bataillon de chasseurs : très belle attitude au feu depuis le début de la campagne. S'est distingué, le 26 juin 1915, en défendant à coups de grenades et de pétards un boyau par lequel les Allemands cherchaient à faire irruption dans nos tranchées. Le 30 juin, son chef de section ayant été tué à ses côtés, a pris le commandement de la fraction, a fait face à l'ennemi qui débouchait en colonne et l'a arrêté net dans son mouvement en avant par un feu violent exécuté par toute la section. Le 1^{er} juillet, s'est porté en avant, au moment de l'attaque, avec les grenadiers de la compagnie, dans les tranchées de première ligne. Est monté sur le parapet pour lancer des pétards dans les lignes ennemies ; a, par son énergie et son courage, maintenu l'ennemi qui menaçait de percer nos lignes.

Soldat TISON, 8^e territorial d'infanterie : bon soldat qui a bien servi jusqu'au jour de sa blessure. Grièvement blessé aux reins, le 29 juillet 1915, par un éclat d'obus, dans une tranchée.

Sergent RODDIAS, 86^e d'infanterie : surpris par un violent bombardement alors qu'il dirigeait un travail dans un endroit très dangereux, a donné l'exemple du plus grand calme et du plus grand courage en s'occupant avant tout de la sécurité de son personnel sans songer un instant à la sienne. Blessé grièvement.

Sergent EYMERY, 2^e génie : sous-officier courageux et intelligent ; a été grièvement blessé par l'explosion d'une grenade en accomplissant son service journalier.

Soldat LUFAT, 417^e d'infanterie : sujet très méritant. Blessé grièvement le 3 août 1915 à son poste de combat.

Sergent CHAYRAT, 33^e d'infanterie : chef de demi-section en première ligne, a maintenu ses hommes en position et dans de bonnes conditions de protection sous un bombardement ennemi très sévère ; a été grièvement blessé à la tête en assurant son service dans la tranchée. Déjà blessé antérieurement ; sous-officier très énergique et très brave.

Maréchal des logis WEINBRENNER, 9^e d'artillerie : blessé très grièvement le 9 août 1915 en commandant une batterie qui tirait sur un objectif important sous un violent bombardement, est sorti de l'abri de commandement pour assurer le service d'une pièce obligée d'interrompre son tir. A eu la poitrine traversée par un éclat d'obus. Déjà cité à l'ordre de la division, le 8 mai, pour avoir continué le tir d'une batterie violemment contre-battue par trois batteries ennemies.

Soldat FRAYSSELINAS, 42^e d'infanterie coloniale : soldat très courageux. S'est présenté comme volontaire pour servir une batterie de mortiers dont les servants venaient d'être mis hors de combat. A été lui-même grièvement atteint. Déjà blessé à la bataille de

la Marne le 6 septembre 1914. Amputé du bras gauche.

Soldat LEJEUNE, 3^e d'infanterie coloniale : brave soldat. Engagé volontaire pour la durée de la guerre, a fait preuve de résistance à la souffrance, de courage et d'un moral élevé, le 21 mai 1915, après avoir reçu aux tranchées, un éclat d'obus qui l'a grièvement blessé à la colonne vertébrale.

Soldat BARBIER, 4^e zouaves : sujet très méritant, dévoué et brave. Étant en surveillance aux tranchées de 1^{re} ligne, le 13 juillet 1915, a été grièvement blessé aux jambes, aux cuisses et à la main par éclats de grenades.

Soldat FLORENS, 5^e tirailleurs algériens : excellent soldat qui, ayant dû, à la suite d'une blessure, se porter en arrière, après avoir déposé son sac sur lequel était enroulé le fanion de la compagnie, est allé le rechercher de sa propre initiative après avoir été pansé. A ainsi fait preuve des plus belles qualités de cœur et de courage et a été atteint d'une deuxième blessure. Amputé d'une jambe.

Soldat ORDOQUIHANDY, 83^e d'infanterie : excellent serviteur, d'une intrépidité absolue, qui s'est admirablement comporté, en toutes occasions ; a été cité à l'ordre du corps d'armée pour le courage dont il a fait preuve en allant occuper un entonnoir d'une mine allemande qui venait d'exploser et que l'on pouvait supposer envahi par l'ennemi. Grièvement blessé le 20 juillet 1915.

Maréchal des logis LEXA, 12^e d'artillerie : excellent sous-officier. Très grièvement blessé le 24 août 1914 en essayant de sauver sa pièce soumise à un bombardement très violent.

Soldat LE BRETON, 355^e d'infanterie : soldat énergique et courageux ; s'est distingué à plusieurs reprises et notamment aux combats du 8 avril 1915. Grièvement blessé en sentinelle dans les tranchées.

Soldat GUYON, 25^e territorial d'infanterie : soldat méritant, grièvement blessé à son poste le 29 mars 1915.

Sergent LAVERGNE, 16^e bataillon de chasseurs : jeune sous-officier. Montre en toutes circonstances un courage et un mépris du danger absolus. Le 1^{er} mai 1915, lors d'une attaque a pris de lui-même et avec un grand sang-froid les dispositions les plus judicieuses et a arrêté le mouvement de l'ennemi par un jet violent de bombes et de pétards. Les 30 juin, 1^{er} et 2 juillet, a montré le plus bel exemple de bravoure et d'énergie, marchant toujours en avant ; n'a pas hésité à faire seul la reconnaissance d'une tranchée ennemie sous une pluie de bombes et de pétards. Blessé à l'œil a demandé à ne pas quitter son poste.

Sergent BERNIER, 8^e bataillon de chasseurs : sous-officier de grand courage et de grand sang-froid. Commandant sa section de pionniers, était toujours le premier dans les endroits les plus dangereux ; a rendu avec sa section les services les plus intelligents et les plus précieux. Très grièvement blessé le 25 juin 1915, en cherchant à dégager un chasseur enseveli.

Sergent DESCAMPS, 16^e bataillon de chasseurs : ancien légionnaire. Engagé volontaire pour la durée de la guerre à l'âge de quarante et un ans. Modèle de bravoure et d'endurance. En campagne depuis le début de la guerre. Blessé le 17 février 1915, a rejoint à peine guéri. Par ses qualités militaires et morales, a acquis dans la compagnie une grande autorité sur les autres sous-officiers et sur les chasseurs.

Sergent BLANC, 16^e bataillon de chasseurs : le 2 juillet 1915, a maintenu ses hommes pendant plusieurs heures dans une tranchée bouleversée par les bombes et les mines. A l'attaque allemande qui suivit ce bombardement, a fait sortir les hommes qui lui restaient et s'est jeté au-devant de l'ennemi en forces supérieures. A été blessé.

Soldat PERROT, 133^e d'infanterie : soldat d'un courage extraordinaire. Très belle conduite au feu. Blessé grièvement au bras gauche au combat du 9 août 1914.

Chasseur BLANC, 13^e bataillon de chasseurs : faisait partie du peloton d'éclaireurs ; énergique, très allant, souvent volontaire pour les reconnaissances. Blessé grièvement le 17 mars par éclats d'obus à l'œil gauche.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie 31, quai Voltaire, Paris 7^e.